

55^{ème} Congrès de l'Association Française d'Études Américaines (AFEA)

Université Aix-Marseille, 21-24 mai 2024

Pouvoir et Empouvoirement / Power and Empowerment

PROGRAMME PAR ATELIERS

Atelier 1 - L'anti-girlboss : le post-empouvoirement dans les productions culturelles et esthétiques contemporaines.....	2
Atelier 2 - Pouvoirs de la traduction : voix, concepts, perspectives	4
Atelier 3 - « La Femme à la Caméra » (cinéma et séries télévisées)	7
Atelier 4 - Super-(em)pouvoir(ment) : culture comics, grands pouvoirs... grandes responsabilités ?	9
Atelier 6 - Le combat pour la mémoire de la Guerre de Sécession : de la « prise de pouvoir » des Sudistes au cours de l'après-guerre aux discours contemporains	13
Atelier 7 - Empouvoirement enchevêtré : se mobiliser pour et contre la démocratie sexuelle et de genre	16
Atelier 8 - Vêtement, costume, corps : entre pouvoir, <i>empowerment</i> , et <i>agency</i>	22
Atelier 9 - Voix littéraires Noires : voies de pouvoir ? Les formes de l'empouvoirement dans la littérature africaine américaine	25
Atelier 10 - Le pouvoir au cinéma et à la télévision : enjeux à l'écran et hors champ	8
Atelier 11 - Faire vivre et laisser mourir : la relation thérapeutique du XIX ^e au XXI ^e siècles à l'épreuve d'un empouvoirement des patients.....	11
Atelier 13 - De Selma à Ferguson : reconfigurations des mobilisations africaines-américaines depuis le Mouvement des droits civiques	14
Atelier 15 - L'empouvoirement, « cruel optimisme » ?	20
Atelier 16 - Effigies du pouvoir, pouvoir des effigies : représentations matérielles du corps du pouvoir dans les arts et la littérature.....	25
Atelier 17 - Lire à haute(s) voix : jeux et enjeux de pouvoir dans les voix du texte littéraire	28
Atelier 18 - Comment la fiction spéculative peut-elle illustrer et questionner les dynamiques de pouvoir ?	30
Atelier 19 - Littérature sous influence : stratégies textuelles de l'emprise	33
Atelier 20 - “Who’s Got the Power?” (The Powerpuff Girls) - Luttes de pouvoir au sein des musiques populaires	36
Atelier 21 - Pouvoir et empouvoirement dans la musique et la danse étatsunien.....	38
Table ronde - « Savoirs, pouvoirs, université, universalité? Table ronde sur les questions de domination dans le milieu universitaire »	42
Table ronde – « Disempowering Higher Education in the United States and France / Le démantèlement de l’Université : regards croisés Etats-Unis/France ».....	43

Atelier 1 - L'anti-girlboss : le post-empouvoirement dans les productions culturelles et esthétiques contemporaines

mercredi 22 mai - 10h-12h - salle E013

Organisation : Gabrielle Adjerad (École Normale Supérieure, Paris), Juliette Bouanani (Université Paris Nanterre) et Julien Brugeron (Université Paris Nanterre)

Valentine Alloing (Université Paris Cité), « Remèdes à la condition féminine. *Problems* (2016) de Jade Sharma et *My Year of Rest and Relaxation* (2018) d'Ottessa Moshfegh. »

Dans son récent article « Polypharma Fiction », Beth Blum analyse l'utilisation des médicaments dans l'œuvre de plusieurs romancières contemporaines comme manifestant un rejet du *self-help* si central au féminisme *girlboss*¹. *Problems* (2016) de Jade Sharma et *My Year of Rest and Relaxation* (2018) d'Ottessa Moshfegh, mettent ainsi en scène des héroïnes pour qui drogues et médicaments – ainsi que des héritages substantiels et précocement reçus – offrent une retraite hors du monde et de ses injonctions pseudo-féministes à l'empouvoirement. Ils leur permettent de renoncer à toute forme de contrôle sur leur vie et leur corps, parfois en faveur des personnages masculins, et elles entament une entreprise méthodique d'autodestruction, signalée autant par leur toxicomanie que par leurs troubles de l'alimentation.

La dualité inhérente au duo drogue / médicament permet d'explorer sous l'angle du *pharmakon* le rejet d'un féminisme *girlboss* : le remède aux injonctions capitalistes à s'actualiser en femme accomplie mais néanmoins désirable prend la forme d'un renoncement

– parfois perçu comme stoïque – à sa propre autonomie et devient ainsi un poison qui fait retomber nos héroïnes dans le rôle de demoiselles en détresse ou de « belles mortes ».

Le *pharmakon* charrie aussi avec lui la figure du *pharmakos* et permet d'interroger la permanence de cette figure sacrificielle, non seulement comme un archétype de la littérature occidentale² ainsi que le défini Northrop Frye, mais comme un archétype féminin. La conclusion du roman de Moshfegh sur l'image de Reva sautant du haut d'une tour du *World Trade Center* le 11 septembre 2001, la fait ainsi sortir du cliché de la *JAP* égoïste pour la transformer en ange déchu dont le sacrifice permet le retour à la vie de l'héroïne. J'interrogerai ainsi le caractère pathologique aussi bien qu'archétypale d'une féminité dépeinte comme masochiste.

La conclusion des deux romans, non pas par une réconciliation avec le monde mais par une acceptation de la souffrance inhérente à la féminité, interroge aussi leur portée politique. Peut-on les lire comme ne proposant qu'un individualisme parfois proche du développement personnel ? Il s'agit ainsi d'interroger la tension inhérente au *shadow feminism*³, tension sans doute démultipliée par l'ambiguïté intrinsèque à l'écriture, assimilée au *pharmakon* par Derrida dans sa lecture du *Phèdre* de Platon⁴.

¹ Beth Blum, « Polypharma Fiction », *American Literary History*, vol. 35, n° 3, septembre 2023, p. 1259-1279.

² Northrop Frye, « Historical Criticism: Theory of Modes », dans David Damrosch (dir.), *Anatomy of criticism: four essays*, Princeton Classics edition, Princeton, Princeton University Press, 2020 [1957], p. 32-69.

³ Judith Halberstam, « Unbecoming: Queer Negativity/Radical Passivity », dans Ben Davies et Jana Funke (dir.), *Sex, Gender and Time in Fiction and Culture*, London, Palgrave Macmillan UK, 2011, p. 173-194.

⁴ Jacques Derrida, « La pharmacie de Platon », *Tel Quel*, n° 32-33, 1968.

Alwena Queillé (Sorbonne Nouvelle), « ‘*Unlikeable characters*’ ? Esthétique de l’inconfort et subversions vulnérables dans la fiction contemporaine d’Ottessa Moshfegh »

« *Unsettling* », « *disgusting* », « *unhinged* », « *repulsive* », « *discomforting* », « *uncomfortable* »... Les récits de l’écrivaine américaine Ottessa Moshfegh se caractérisent par la représentation de personnages féminins dont l’intimité n’a pas de secrets pour le lecteur : effusions spirituelles ou corporelles transforment les personnages en des « monstres ordinaires » qui peuvent inspirer répugnance, écoeur, réulsion tout en captivant les lecteurs au sein des méandres de récits d’une banalité existentielle. La potentielle antipathie, ou « *unlikeability* », que suscite les personnages moshfégériens est récurrente mentionnée par de nombreux critiques depuis la parution de son premier roman, *Eileen* (2015) : la récente adaptation cinématographique (2023) de ce roman — le scénario du film, réalisé par William Oldroyd, a été écrit par Moshfegh elle-même avec Luke Goebel, son mari — a, de nouveau, questionné la représentation de personnages qui n’aspirent pas à l’épanouissement. De la jeune Eileen, prisonnière d’une vie d’ennui et d’abus, à la veuve Vesta (*Death in Her Hands*, 2020), en passant par la protagoniste anonyme de *My Year of Rest of Relaxation* (2018), désirant hiberner pendant une année pour éliminer les moindres pensées douloureuses, les protagonistes de Moshfegh, *girl-* ou *women-failures*, « *messy outsiders* » (Clein 2023), explorent les effets imprévisibles d’émotions négatives (Ngai 2004). Les considérations d’*unlikeability* obscurcissent souvent des thématiques plus profondes, liées à des situations d’isolement ou à la richesse d’une vie intérieure marginale emplie de désirs. Les personnages sont libres de sombrer dans leurs bassesses et défauts : l’empouvoiement consisterait, dans le cadre des fictions moshfégériennes, à laisser libre cours aux pouvoirs de la création afin de faire naître un espace d’attachement et d’identification (Berlant, 2008) à partir des coins d’ombre de l’existence.

Bibliographie indicative

- BERLANT, Lauren. *The Female Complaint: The Unfinished Business of Sentimentality in American Culture*. Durham : Duke University Press, 2008.
- . *On the Inconvenience of Other People*. Durham : Duke University Press, 2022.
- CLEIN, Emmeline. « Ottessa Moshfegh and Luke Goebel Want to Make a Movie About Rats ». *Interview Magazine* [en ligne], 8 décembre 2023. <https://www.interviewmagazine.com/film/ottessa-moshfegh-and-luke-goebel-want-to-make-a-movie-about-rats> [consulté le 16 janvier 2024].
- HE, Sirena. « Ottessa Moshfegh Hits the Big Screen ». *Esquire* [en ligne], 8 décembre 2023. <https://www.esquire.com/entertainment/movies/a46044903/ottessa-moshfegh-eileen-in> [consulté le 16 janvier 2024].
- MOSHFEGH, Ottessa. *Eileen*. [2015]. Londres : Vintage, 2016.
- . *My Year of Rest and Relaxation*. [2018]. Londres : Vintage, 2019.
- . *Death in Her Hands*. Londres : Jonathan Cape, 2020.
- . « Ottessa Moshfegh: “Everyone Asked Me Why I Had Written Such a Disgusting Female Character” ». *The Guardian* [en ligne], 25 novembre 2023. <https://www.theguardian.com/books/2023/nov/25/ottessa-moshfegh-everyone-asked-me-why-i-had-written-such-a-disgusting-female-character> [consulté le 16 janvier 2024].
- MUKHOPADHYAY, Samhita. « The Demise of the Girlboss ». *The Cut*, 31 août. 2021. <https://www.thecut.com/2021/08/demise-of-the-girlboss.html> [consulté le 16 janvier 2024].
- NELSON, Maggie. *The Art of Cruelty: a Reckoning*. New York : W.W. Norton & Company, 2012.
- NGAI, Sianne. *Ugly Feelings*. Cambridge : Harvard University Press, 2004.

Joséphine Grébaut (Université Paris Nanterre), « Un ‘male female gaze’ ? Regards masculins sur l’empouvoirement des ‘girlboss’ dans les films contemporains sur Hollywood »

Les traditionnelles trajectoires de Cendrillon et de son antagoniste vieillissante et manipulatrice, telles qu’elles apparaissent dans les *stardom films* portés sur l’Usine à Rêves américaines depuis les années 1920, trouvent leurs versions contemporaines dans des figures de « girlboss » à partir des années 2010. C’est notamment le cas des personnages de Jesse et de Sarah dans *The Neon Demon* (Winding Refn, 2016), où l’une cherche le succès et l’autre convoite sa vitalité. Elles ont gagné en complexité et agentivité sur leurs prédecesseuses Esther Blodgett (*A Star is Born*, 1937) et Norma Desmond (*Sunset Boulevard*, 1950), et semblent s’être libérées d’un regard masculin réducteur et infantilisant par la reconnaissance des obstacles institutionnalisés que les femmes rencontrent dans l’industrie du divertissement américaine. Leur ambition et le contrôle qu’elles parviennent dès lors à exercer sur leur environnement compétitif, qui leur permettent d’accéder à des positions de pouvoir, les rapproche de ces femmes qui déclarent avoir gravi les échelons dans leur domaine à force de travail acharné et d’une discipline rigoureuse – à ceci près que ces « girlboss » hollywoodiennes continuent à rencontrer une fin tragique dans les films qui les prennent pour sujets.

En effet, dans les productions de la période qui traitent de l’Usine à Rêves, ce pouvoir qu’elles obtiennent est presque systématiquement écrit par un homme : Quentin Tarantino, David Cronenberg, Nicholas Winding Refn (entre autres), dans la décennie 2012-2022, ont chacun apporté leur propre pierre à l’édifice des films réflexifs sur Hollywood en mettant en avant des personnages de « girlboss », charismatiques et déterminées. Or ces projections de celles qu’ils présentent comme des femmes puissantes, qui auraient trouvé une forme d’auto-détermination au sein de l’industrie misogyne à laquelle elles sont rattachées, sont, dès le départ, vouées à être ramenées à un statut d’objet. Cette communication s’attachera à montrer que, même en s’efforçant d’adopter leurs perspectives, le regard féminin (*female gaze*) utilisé par les réalisateurs à l’étude pour construire ces personnages n’est généralement autre qu’un regard masculin qui se déguise, en s’appropriant les codes du féminisme libéral mainstream. Plutôt que de lutter contre le patriarcat, les « girlboss » peuvent dès lors être vues comme l’un de ses outils, puisqu’il ne propose qu’une projection d’empouvoirement et sape ainsi sa véritable réalisation. Des exemples issus de *The Neon Demon* (Winding Refn, 2016) et de *Once Upon a Time... in Hollywood* (Tarantino, 2019) permettront d’illustrer et de développer cette défaite de l’empouvoirement féministe dans les productions cinématographiques contemporaines. C’est à ce titre David Cronenberg qui semble être le plus lucide sur cet échec, et une analyse de son pressentiment d’un « post-empouvoirement » dans son *Maps to the Stars* (2014) pourra compléter et nuancer cette réflexion.

Atelier 2 - Pouvoirs de la traduction : voix, concepts, perspectives

vendredi 24 mai - 14h-16h - salle E006

Organisation : Véronique Béghain (Université Bordeaux Montaigne) et Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Cité)

Marton Farkas (Université Sorbonne-Nouvelle, Université Paris – Dauphine), « Powering Down – A New American Bible »

If, well into the 21st-century, the Bible continues to be the most frequently translated text into American English, translation as a space of power and of empowerment could hardly be thought of without considering the specific stakes raised by Biblical poetics. In effect, taking the example of Robert Alter's 2018 translation, my argument is that the poetic translation of the Bible reemerges as a privileged site of difference – a space anything but anodyne within an American public discourse ever impregnated with the language and the poetic modes of the Bible. Alter identifies as one of the most important stakes for a contemporary poetic translation of the Bible the recovery of parataxis, the rendering of parallel structures, all too often smoothed away under the guise of clarity and familiarity. If several major Bible translations have insisted on the necessity to 'repackage' biblical parallelism to suit the subordinate syntax of modern English, Alter proposes to unearth biblical parataxis for a 21st-century translation not only from the Hebrew text but also from and through the modernism of Joyce, Faulkner, Woolf and Stein. It is worth recalling that Alter has completed not merely the translation of the Hebrew Bible but also the very project of a *poetic* translation in English, first called for in 1742 by Robert Lowth, Hebraist and professor of poetry at Oxford, and waiting to be realised for well over two centuries. If feminist readings of the Bible since the 1970s have recentred the narrative logic of the text, Alter's attention to parallel structures provides a particularly potent moment to conjure an empowering model of translation – one that resists any binary metaphor of border crossing, that allows for no crossing, only criss-crossing in the static of parallelism.

Estelle Jardon (Université de Lorraine), « Traduire les voix de David Markson dans *Miss Doll, Go Home* (1965) »

Miss Doll, Go Home est le troisième roman policier de David Markson. Publié en décembre 1965, en édition de poche Dell, rouquine topless et formule écarlate accrocheuse en couverture, le roman promet aux lecteurs un « divertissement » (le qualificatif de l'auteur) au sud de la frontière, sous le soleil du Mexique. On y suit les tribulations macabres et burlesques d'une colonie d'artistes américains excentriques et névrosés aux prises avec cinq gangsters sanguinaires en cavale et le butin d'un braquage meurtrier. Sous ses allures légères et tape-à-l'œil, ce roman policier porte la marque du futur auteur de romans expérimentaux par un style d'écriture à la fois bref et rythmé, et une richesse intertextuelle éprouvant sans relâche l'attention du lecteur. Mais l'originalité du roman tient surtout à sa structure polyphonique : pas moins de neuf narrateurs prennent alternativement la parole, et nourrissent leur propre récit des dires, faits et gestes des autres personnages. En résultent 71 fragments discontinus, relativement courts (trois pages en moyenne), parfois lapidaires (e.g. une référence irrévérencieuse à Faulkner : « My fish is a mother / Mon poisson est une mère »), qui sont autant de situations de communication délirantes faisant de ce roman d'à peine 160 pages une compilation de voix, de langues, de tons et de styles, auxquels s'adjoignent citations, emprunts et contrefaçons parodiques de références littéraires et culturelles. De la candeur touchante d'un jeune sourd et muet à l'étonnante superbe d'un gangster lettré, en passant par l'extravagance d'une « cougar » en mal d'amour, chaque voix (*persona*) est unique en son genre, fortement caractérisée, sans jamais devenir stéréotypée. Le défi est de faire ressortir le comique de caractère propre à chacune de ces figures hautes en couleur des années 1960 ; une tâche particulièrement délicate lorsqu'il s'agit d'adapter les rapports de force, les noms d'oiseau et autres formes de violence verbale (raciste, misogyne et de classe) entre les personnages, ainsi que certains de leurs regards sur la population mexicaine. Je propose de revenir sur cette expérience, de manière à la fois pratique et critique, en présentant ce roman méconnu de l'œuvre de Markson et en discutant

quelques-unes de ses voix narratives, ainsi que les stratégies que j'ai mises en place pour les relayer dans la langue et la culture française d'aujourd'hui.

Charles Bonnot (Université Sorbonne-Nouvelle), « 'I think his choice of the word denotes that he is something of a cynic.' Traduire les jeux de pouvoir dans *The Fuck-Up* et *Dogrun* d'Arthur Nersesian »

Auteur underground new-yorkais et figure historique d'East Village, Arthur Nersesian a connu un succès considérable avec son premier roman *The Fuck-Up* (1997), d'abord publié à compte d'auteur puis racheté par l'éphémère MTV Books. Ballotée au gré des rachats de droits par différents éditeurs et bientôt épuisée, cette odyssée foutraque d'un narrateur anonyme tentant de percer dans le milieu littéraire du New York des années 80 est par la suite tombée dans un oubli relatif, avant de faire l'objet d'une traduction en français par les éditions La Croisée (2023), laquelle sera suivie par la publication, en 2024, du troisième roman d'Arthur Nersesian, *Dogrun* (2000). La narratrice de ce dernier, Mary Bellanova, est elle aussi une aspirante écrivaine qui, dans les premières pages du roman, se dispute un soir avec son compagnon avant de s'apercevoir que le silence buté de ce dernier s'explique par le fait qu'il est mort dans son fauteuil face à la télévision. La narratrice part alors à la rencontre des ex de Primo et découvre que le *loser* qui vivait à ses crochets avait été un artiste, musicien et auteur remarqué de la scène underground des années 70 et 80.

Ces deux romans qui proposent, à vingt ans d'intervalle, deux tableaux d'East Village, peuvent se lire comme le récit de jeux de pouvoir, dans lesquels le traducteur est amené, sinon à choisir son camp, en tout cas à s'interroger sur le dispositif auquel il prend part.

Ces chroniques new-yorkaises mettent en jeu des éléments classiques de la tension romanesque : le pouvoir de l'argent qui oppose traders et marchands d'arts aux artistes ambitieux ; celui du corps et de la séduction dans des relations amoureuses qui ne sont jamais dénuées d'arrière-pensées bassement matérielles (notamment dans *Dogrun* qui est contemporain du succès de *Sex and the City*) ; ou encore le thème de la ville et de son occupation comme terrain de lutte, la gentrification du quartier puis la multiplication des enseignes de grandes chaînes commerciales, sujet récurrent de la littérature américaine de cette époque, servant de toile de fond aux deux romans.

Pour autant, plusieurs formes de subversion du pouvoir se font jour dans ces deux textes, d'abord par la voix des narrateurs, véritables doubles de l'auteur, dont le traducteur se doit de rendre tout l'humour désabusé et la grande créativité lexicale, particulièrement dans *Dogrun*. De plus, dans une opposition entre la domination écrasante de la métropole new-yorkaise et le particularisme du quartier d'East Village, on pourrait avancer que la légitimité underground et l'aura *arty* qu'elle offre à qui la détient constituent un levier de pouvoir alternatif que le récit met en scène, y compris dans ses usurpations.

Enfin, dans une perspective éthique liée aux théories de la réception, et à la suite des travaux de Tiphaine Samoyault, nous pourrons nous interroger sur les formes de violence subies par les personnages au sein de ces deux romans, qu'il s'agisse de la clochardisation progressive du narrateur de *The Fuck-Up* ou des violences sexistes qu'endure Mary Bellanova. Plus généralement, ce sera l'occasion de s'interroger sur la représentation de certaines catégories de population minorisées (LGBTQ, femmes), et sur le positionnement et la responsabilité du traducteur lors du passage en français.

Atelier 3 - « La Femme à la Caméra » (cinéma et séries télévisées)

mercredi 22 mai - 15h-17h - salle B007

Organisation : Anne Crémieux et Monica Michlin (Université Paul Valéry Montpellier 3)

Joanne Vrignaud (Université de Nanterre), « “Yeah, it’s alright to take pictures. Just make me look good” : les avatars de Chloe Zhao dans la trilogie des Badlands »

Cette communication propose d’analyser comment Chloe Zhao s’approprie le récit et le regard féministe dans sa trilogie des Badlands, *Songs My Brothers Taught Me* (2015), *The Rider* (2017) et *Nomadland* (2020).

Sa caméra doit être considérée selon elle comme le vecteur d’un « feminine gaze » largement hérité des conceptions de Mulvey et de la tradition du documentaire féminin (Malone). Ceci permet à Zhao de dialoguer avec l’héritage iconographique du western en lui apportant sa propre vision post-coloniale et féministe.

Ses films s’attardent ainsi sur le développement moral, économique, écologique et identitaire de personnages marginalisés (enfants Oglala, Sioux handicapé.e.s, femmes déracinées de plus de 55 ans...) repoussant les frontières des normes genrées dont Fern (Frances McDormand, *Nomadland*) est la figure de proue.

Cependant, Zhao représente surtout l’importance des images et la puissance du regard comme instrument politique et d’empouvoirement dans ses films. Ses œuvres incluent ainsi des photographes (Angie) ou réalisatrices novices (Fern, Swankie) qui invitent les protagonistes à se mettre en scène ou à prendre le contrôle de ce qu’elles regardent au travers de caméras inattendues allant du vieux téléphone au caillou percé, remettant en question la dynamique sujet-objet entre le personnage et le spectateur.

Cette même dynamique se retrouve dans l’aspect docu-fictionnel des films. Les compagnes de Fern dans *Nomadland* sont par exemple de véritables nomades qui ont prêté leurs archives au livre de Jessica Bruder puis à l’adaptation de Zhao. L’équipe était d’ailleurs quasiment exclusivement féminine selon les vœux des productrices, Zhao et McDormand.

L’enjeux de cette trilogie n’est donc pas seulement de mettre en scène des personnages marginalisés, souvent féminins, aux prises avec les normes économiques et genrées de la société américaine contemporaine, mais de construire une industrie et une modalité filmique qui soutienne les voix et témoignages multiples de tous ses agents.

Georges De Medts (Aix-Marseille Université), « Être artiste et femme autochtone dans le monde contemporain d’après *Kissed by Lightning* (2009) de Shelley Niro »

Peintre, photographe et réalisatrice, l’artiste mohawk Shelley Niro explore la place de la femme amérindienne dans le monde contemporain, son attachement à son identité autochtone, sa créativité, sa capacité à être résiliente et à se projeter vers l’avenir.

Dans son film, *Kissed by Lightning*, réalisé en 2009, Niro évoque le lien entre culture traditionnelle, conscience de soi et résilience dans la vie des Amérindiens d’aujourd’hui, à travers l’histoire de son héroïne, Mavis, une jeune peintre de la Réserve des Six Nations, qui, endeuillée par la perte de son mari, trouve force et équilibre dans sa vie personnelle en relation avec les valeurs enseignées dans les légendes fondatrices haudenosaunee, qu’elle met en valeur dans ses créations artistiques.

Pour perpétuer et honorer la mémoire de son mari, mort accidentellement après avoir été touché par la foudre, Mavis recrée dans une série de tableaux les légendes que celui-ci lui avait

racontées sur les héros de l'histoire iroquoise. Ce travail permet à Mavis de se reconstruire et de se projeter dans l'avenir en se reliant à ses propres culture et traditions, ainsi qu'au territoire Mohawk, que la jeune femme traverse en partant de sa maison dans l'Ontario jusqu'à la ville de New York où ses tableaux doivent être exposés. Pour Niro et pour son personnage, ce territoire, divisé aujourd'hui par la frontière canado-étatsunienne, est chargé de mémoire, représentée dans le film par les esprits des guerriers Mohawk d'autrefois, qu'au volant de sa voiture, Mavis aperçoit, chevauchant à travers la forêt enneigée.

En mettant en avant le rôle de la femme amérindienne dans une société marquée par le racisme systémique, le film suggère que la responsabilité de l'artiste est d'assurer la continuité entre le passé, le présent et le futur ; entre l'individu et sa communauté, en réaffirmant et adaptant au monde moderne les valeurs et la vision du monde ancestrales, tout en s'opposant aux oppressions coloniales persistantes.

Abderrahmene Bourenane (Université du Mans), « *Grey's Anatomy's* feminism »

Known as one of the longest-running primetime shows on ABC, *Grey's Anatomy* went from a mid-season replacement in 2005 to a “phenomenon” that harvested several awards (Golden Globe Award, Primetime Emmy Award...). Its longevity and success are attributed to its showrunner, Shonda Rhimes, who, through the series, strives to provide a realistic representation of women following her observation that “Most of the women saw on TV didn't seem like people I actually knew. They felt like ideas of what women are” (Rhimes in *O Magazine* 2006). *Grey's Anatomy* challenges the established codes of medical drama by depicting “smart women competing against one another” yet bonding into sisterhood while being represented in a “more personal” way (Rhimes in *New York Times* 2005). This presentation aims to identify the feminist tone and objectives of the showrunner through the portrayal of numerous female characters who are empowered and empowering models throughout the 19 seasons of the show. Rhimes questions the classical idealistic representations of women as “loving wife[s] or nice friend[s]” to a more realistic perception where they could be “nasty or competitive or hungry or angry” (Rhimes in *Oprah Talks* 2006). The show includes several female figures with various profiles, ethnicities, identities, religions, genders, and sexual orientations. These inclusions resonate with Ella Shohat and Robert Stam's concept of “polycentric multiculturalism”, transcending the binaries to rethink the Eurocentric perceptions. The show celebrates this diversity by promoting the women's professionalism and intellectual capacities without downplaying their personalities and the various obstacles women face in society. *Grey's Anatomy* depicts the impact of different socio-political and cultural events that take place in the United States and abroad, for instance, the Gulf Wars, the Iraq War, the Obama Care, the Muslim Ban, Health Care sabotage, Covid, and most recently the overturning of Roe vs. Wade. This paper will study the input of the female showrunner on the representation of female characters, namely the minorities in the show.

Flavia Ciontu (Université Paris 8), “*GLOW: Metafiction and Empowerment in Post-Network Television*”

Post-network television has been hailed as a site offering increased opportunities for women in front of and behind the camera¹. How does the growing presence of women directors and producers translate at the level of representation and storytelling? Taking as its primary case

¹ Claire Perkins and Michele Schreiber, “Independent Women: From Film to Television,” *Feminist Media Studies* 19, no. 7 (October 3, 2019): 919–27, <https://doi.org/10.1080/14680777.2019.1667059>.

study the Netflix series *GLOW* (2017 – 2019), this paper seeks to explore the intersection between female production and empowerment in the context of streaming TV.

Created by Liz Flahive (*Homeland*) and Carly Mensch (*Orange Is the New Black*), *GLOW* was produced by Jenji Kohan (*OITNB*, *Weeds*) and features a diverse female-dominated cast. Fictionalizing the creation of the real-life 1980s women's wrestling program *GLOW* (*Gorgeous Ladies of Wrestling*), the 2017 Netflix production centers on wrestling as both a spectacle and a means of empowerment for its female characters. It uses satire and subversion to deconstruct gender and race stereotypes and to provide a feminist perspective that is also intersectional. Beyond serving as a platform for feminist politics, the series hones in on power relations within TV production. The show-within-the-show format allows for a metafictional exploration of the gendered power dynamics of the cultural industries in the 1980s and, implicitly, in the contemporary period. This is achieved in part by focusing on the leading characters' quest for recognition as directors (Ruth Wilder, played by Alison Brie) and producers (Debbie Eagan, played by Betty Gilpin).

The cancellation of the show by Netflix after its third season raises further questions about the agency of women creators in the post-network era. Such extradiegetic elements will be taken into consideration in my analysis of the multi-layered exploration of empowerment in the series.

Atelier 4 - Super-(em)pouvoir(ment) : culture comics, grands pouvoirs... grandes responsabilités ?

mercredi 22 mai - 15h-17h - salle B004

Organisation : Savinien Capy (Université Lyon 2), Charles Joseph (Le Mans Université)

James Guttridge (Université Paris Cité), “Historical political representation in 20th Century comic books: Wonder Woman as missing link between the waves of feminism”

A recurring concept in comic books is their drawing of inspiration from historical political motifs and figures. On the one hand, comic books' tales of larger-than-life symbols represent the age-old, universal themes of righting wrongs and standing up against oppressors for those who cannot do so themselves. On the other hand, the ways in which superheroes and their ordeals embody these themes often represent the anxieties of the specific eras in which they are being written, and are perhaps a way to confront these anxieties. In order to bridge the gap between universal and specific concerns, comic books rely on a narrativising process; using story and mythical figures such as superheroes to better understand the world. This paper will show that a balance must be struck between the mythical (the superhero), and the realistic, i.e., the representation of real-world historical political situations. Through microanalysis of both the narrative structure and the images themselves, this paper focuses on the historical political aspects present in issues of Wonder Woman from the 1940s and the 1970s published by DC Comics. These include the waves of feminism, more specifically how the character of Wonder Woman can be seen as being the 'missing link' between the first and second waves, a theory put forward by historian Jill Lepore in her work *The Secret History of Wonder Woman* (2014). The questions thus placed under analysis are: to what extent is the didactic process of historical political representation facilitated by the postmodern aspects of the comic book medium? What

is the relationship between the superhero and gender and politics, and in what ways may this affect how one looks at the past? I find that the didactic quality of the comic book genre was able to emerge through its 'hybrid' nature, namely the interplay between text and image, with one interpreting the other.

Anne Collet-Parizot et Sébastien Haissat (Université de Franche Comté), « Sémiogenèse autour de Wonder Woman. Un empouvoirement au féminin »

Wonder Woman est très certainement le personnage de fiction qui a le plus souvent été présenté comme une figure du féminisme (Penrose, 2019). C'est d'ailleurs dans cet esprit que William Moulton Marston a créé ce personnage en 1941. Son intention était de présenter à la jeunesse un idéal de féminité forte, libre et courageuse. Il aspirait à contester la perception que les femmes sont subordonnées aux hommes et voulait encourager l'estime de soi chez les jeunes filles (Donaldson, 2019). Ainsi, Wonder Woman apparaît initialement dans les bandes dessinées comme une figure de pouvoir féminin. Capable de se battre et de rivaliser avec ses homologues masculins, elle fait régner l'ordre et la justice avec éthique (Blanc, 2018).

Dans cette perspective, la super-héroïne au lasso incarne l'empouvoirement féminin car elle développe une autonomie individuelle, une « capacité à agir », lui permettant de s'engager dans des « actions sociales transformatives » (Bacqué et Biewener, 2013). Cependant, cette vision de Marston n'a pas toujours été suivie dans les comics et les films car le personnage apparaît parfois de manière plus édulcorée, romantique et sexualisée (Cocca, 2016), renouant ainsi avec des représentations plus traditionnelles du genre féminin. Par conséquent, quelles sont les formes d'empouvoirement que le personnage représente et comment celles-ci évoluent selon le contexte ? Dans quelle mesure la super-héroïne s'écarte-t-elle des stéréotypes de genre ?

Cette communication, s'inscrivant dans l'axe « Le super-pouvoir : un outil d'empouvoirement ou une source de vulnérabilité », vise à examiner l'évolution des manifestations d'empouvoirement féminin à travers le personnage de Wonder Woman. Nous nous concentrerons sur son évolution dans la série « The New Adventures of Wonder Woman » (1976-1979), ainsi que dans les films « Wonder Woman » (2017) et « Wonder Woman 84 » (2020). L'analyse sémiolinguistique servira de cadre pour rendre compte de l'ensemble des manifestations dans l'espace créatif de la narration.

Indiana Lods (Université de Bourgogne), “Superheroes vs supervillains? From superpower to agency in Adjei-Brenyah’s “Through the Flash” (Friday Black, 2018)”

“Through the Flash” ends Friday Black, Nana Kwame Adjei-Brenyah’s short story collection published in 2018. The last story of the cycle stages how Ama, her family and the inhabitants of her ‘grid’ have been trapped in a time loop which ends and starts with ‘the Flash’, a nuclear explosion which enlightens, blinds and destroys its inhabitants – until they start the day again, that is. While the blast at first resets the inhabitants’ memory, Ama and her relatives gradually realize they have been living the same day over and over again, and they start ‘accumulating’ abilities and talents which enable them to become prodigies ranging from music and math geniuses to... supervillains. To protect herself from being attacked both by her depressive father and from being bullied by a classmate, Carl, Ama develops super speed and strength which she ends up using to destroy, torture and kill everyone, becoming a real ‘terror’. The story’s internal focalization and first-person point of view, as well as the use of direct address enable the reader

to both sympathize with Ama's attempts to repair the damage she has done, and to uneasily identify with her in the most violent and graphic depictions of her past actions.

While “Through the Flash” explores Ama’s journey from destructive super-villainy to redemptive agency on an intimate level, the short story is set against the background of American history from the nuclear scare of the Cold War to the ‘War on Terror’, two historical periods permeated by paranoia and a sense of ongoing war which, along with the United States’ sense of supremacy, legitimized using violence. In that regard, “Through the Flash” questions the possibility of solving the loop, both on a diegetic and on an extradiegetic level.

This paper examines the way Adjei-Brenyah uses super-heroes/heroines/villains in ambivalent ways, both enabling black characters to enter the pantheon of the “supers” while staging and questioning the very pitfalls inherent in the notion of superpower. While this paper focuses on “Through the Flash”, it aims to show the way Adjei-Brenyah’s short story collection as a whole uses the super-hero as a tool to question power while subverting the traditional boundaries between the ‘low-brow’ comic book form and the ‘high-brow’ literary text.

Taking Adjei-Breyah’s Friday Black as a starting point, this paper can broaden the discussion to the writer’s latest work, Chain-Gang All Stars (2023), and more largely to the way artists and thinkers who have been associated to Afrofuturism have bridged the gap between sequential and ‘literary’ forms of art.

Savinien Capy (Université Lyon 2), « ‘Now and Forever, We Are Mutants’ : empouvoiements à travers les X-Men de Marvel Comics »

La franchise « X-Men » de la maison d'édition établienne Marvel Comics est depuis 1975 un mastodonte culturel, seule responsable avec la franchise « Spider-Man » de la survie de la maison d'édition à la fin des années 1990, et ayant eu un impact majeur sur la culture populaire établienne. Le concept central de la franchise est que certains individus, appelés « mutants » développent des capacités surnaturelles au moment de leur puberté. La métaphore est directe : l'adolescence est source de transformations au sein du corps et de l'acquisition de nouvelles caractéristiques, qui offrent des possibilités d'actions inédites. Pour le public cible des comic books de super-héros, il n'en fallait pas plus pour rêver.

Dès 1975, les X-Men sont devenus un véhicule d'affirmation de soi pour des populations marginalisées, grâce aux différents personnages mis en cases. Ainsi, les figures de femmes fortes, puissantes et assurées se multiplient : l'effacée Jean Grey devient le tout-puissant Phoenix, la fière Emma Frost prend les reines de l'Institut Xavier, et la fougueuse Storm arrache les rênes de l'équipe au borné Cyclops. La religion est également représentée, notamment avec Kate Pryde dont la confession judaïque a toujours été une partie centrale de son identité. L'altérité du corps est bien entendu incontournable dans la franchise, que ce soit au travers de la métamorphe Mystique ou du visuellement diabolique Nightcrawler. Enfin, la « métaphore mutante » ne s'est jamais exprimée aussi puissamment sur le propos de l'identité sexuelle qu'avec la récente « ère krakoenne » qui vit la mise en cases d'une pluralité de relations et d'identités sexuelles.

La popularité de la franchise est presque entièrement due au créateur Christopher Claremont, qui a bénéficié pendant seize ans d'une liberté créative énorme et quasiment inédite dans l'histoire de Marvel. Il décida de la direction de l'intégralité de la franchise durant cette période, supervisant les séries qu'il ne scénarisait pas lui-même. Sous sa plume, X-Men est devenu l'une des franchises phares de l'entreprise, et le succès continu de ses créations était la raison de cette liberté créative incroyable. Le début des années 1990 vit la montée en popularité fulgurante de

dessinateurs tels que Jim Lee, qui exploitèrent leur succès pour obtenir de Marvel une autonomie similaire à celle de Claremont aux dépends de ce dernier, qui partit de l'entreprise en 1991. L'année suivante, forts de leur popularité, ces dessinateurs quittèrent à leur tour Marvel pour former Image Comics, maison d'édition indépendante laissant aux créateurs une autonomie totale, dont ils assurèrent la survie grâce à la célébrité que leur avait apportée entre autres les X-Men.

En 2019, le scénariste Jonathan Hickman fut chargé par Marvel de relancer la franchise, et se vit accorder carte blanche, acte inédit depuis le départ de Christopher Claremont. Le succès fut immense et immédiat, notamment grâce à l'inclusivité mise en cases dans les séries de « l'ère krakoenne ». Mais là encore, cette liberté prit fin face aux décisions de la maison d'édition : Hickman partit en laissant inachevée l'histoire qu'il envisageait de raconter et qui aurait mis fin à cette ère krakoenne si populaire et donc si profitable...

Atelier 5 - Des villes inclusives aux villes résilientes, du développement durable à l'économie régénérative. Qui a/prend le pouvoir dans les villes américaines ?

mercredi 22 mai - 10h-12h - salle B007

Organisation : Marine Dassé (Université de Perpignan) et Jeremy Lemarie (Université de Reims Champagne-Ardenne)

Antonin Margier (Université Rennes 2), « L'institutionnalisation des *tiny home villages* pour sans-abris à Portland : solution à la crise du logement ou contrôle de pratiques contestataires ? »

Dans un contexte d'austérité et de crise économique, les pouvoirs publics sont contraints d'adapter leurs propres pratiques, de « bricoler » des dispositifs d'intervention et parfois de s'inspirer de pratiques informelles, déployées en marge des politiques publiques. À travers l'analyse de l'institutionnalisation du modèle des *tiny homes villages* à Portland pour loger des sans-abris, cette communication vise à saisir dans quelle mesure les pratiques déployées par des *grassroots organizations* parviennent à orienter et influencer les politiques publiques. En particulier, il s'agit de montrer comment ces pratiques informelles (et contestataires), qui émergent initialement d'en-bas, se diffusent dans l'action publique et reconfigurent les politiques de gestion du sans-abrisme. Cette présentation souhaite notamment mettre en lumière le fait que, tout en offrant une réponse publique à bas coût à la crise du logement, l'institutionnalisation et le déploiement officiel de ces « villages » peuvent dépolitisier leur mode de fonctionnement et reproduire certaines limites déjà associées à l'hébergement d'urgence traditionnel tout en désamorçant le potentiel subversif des groupes militants.

Théo Maligeay (Université Paul Valéry-Montpellier 3), “Queer architectural empowerment in the 1970s: DIY as an alternative to metronormativity in *Rural Fairy Digest* and *Country Women*.”

This paper focuses on alternative “do-it-yourself” architectural practices of 1970s American queer individuals and women, evident in two dedicated underground publications: *Country Women* (1972-1979) and *Rural Fairy Digest* (1974-present). In the wake of late-1960s

counterculture and its slew of radical communes, these 'outlaw builders' not only challenged conventional gender codes but also contested established hierarchies and beliefs within the field of architecture (Castillo, 2006). The notion that building houses was a male prerogative spanning the allocation of land through zoning regulations, the acquisition of architectural expertise and status, and the wielding of tools—especially power tools—was progressively criticized and subverted. I will explore the different ways in which these individuals were empowered by building outside of architecture's social and professional norms. Beyond rejecting the geographical narrative of metronormativity which enshrines the city as the sole locus of power and progress (Halberstam, 2005), it was also instrumental in sustaining self-determination when dominant discourse carried over into supposedly more tolerant subcultures (Lemke-Santangelo, 2009). Finally, for the builders, DIY architectural practices rehabilitated and truly universalized the Self as a valid source of knowledge and value, shedding light on their intimate experience of empowerment.

Marine Dassé (Université de Perpignan), « Le centre commercial – un lieu de vie ? Americana At Brand à Los Angeles : lieu de pouvoir social ou simulacre symbolique ? »

Cette communication s'intéresse à deux centres commerciaux à ciel ouvert situés au cœur de Los Angeles (Americana At Brand et The Grove) au sein desquels l'expérience de l'urbanité a été régulée par de nouveaux codes. En effet, ils reproduisent de très nombreux éléments de l'infrastructure urbaine (trottoirs, bancs, lampadaires, jardins...) mais sans aucune des caractéristiques intrinsèques - quoique « désagréables » - à toute vie urbaine tels que les sans-abris, la mendicité ou, plus largement, la pauvreté, faisant ce lieu un espace lavé de toute diversité socio-culturelle. Ils possèdent également une artère centrale s'apparentant à « Main Street USA » et des agents en uniforme proposant ainsi un espace public « disneyifié ».

S'ils semblent sûrs et sécurisés, ces centres commerciaux s'avèrent en fait être des espaces contrôlés, surveillés, dépourvu d'authenticité, où les comportements sont attentivement scrutés. L'exclusion systématique des individus dits « indésirables » incarne cette volonté d'imposer une norme dominante.

Enfin, Americana At Brand propose notamment des logements au sein même du centre commercial. Ces derniers ne sont pas des appartements de fonction destinés aux cadres du centre commercial mais bien à quiconque désire vivre au sein de ces espaces singuliers. Comme l'indique la sociologue Monique Pinçon Charlot, l'« entre soi n'est possible que parce que le pouvoir social est aussi un pouvoir sur l'espace ». La ségrégation spatiale et la ségrégation sociale, intimement liées, se renforcent mutuellement. Choisir pour lieu de résidence un centre commercial relève d'une volonté de vivre avec ses pairs. Le prix des loyers étant très onéreux, les familles ou les individus qui y vivent appartiennent à une classe privilégiée. Quel impact sur le long terme, la multiplication de tels lieux pourraient-ils avoir sur la vie urbaine ? Qu'indiquent-ils de la nouvelle réalité urbaine des individus privilégiés ?

Atelier 6 - Le combat pour la mémoire de la Guerre de Sécession : de la « prise de pouvoir » des Sudistes au cours de l'après-guerre aux discours contemporains

mercredi 22 mai - 10h-12h - salle E007

Organisation : Andrew Houck (Université de Nanterre) et Pierre-François Peirano (Université de Toulon)

Andrew Houck (Université Paris-Nanterre), “Northern Moderates, the Decline of Reconstruction, and the Empowerment of the White Southerners in the Pre-Jim Crow South”

As the conflagration of the American Civil War died down and the social and political revolution of reconstructing the erstwhile South took its place, the national body politic [i.e. the enfranchised] remained divided over the breadth and duration of federal intervention in the states which had ostensibly seceded. By the time of the Enforcement Acts under President Grant, aimed at assuring the enforcement of the Fourteenth and Fifteenth Amendments in the former Confederacy, the Republican Party, still dominant in Congress, began to splinter, with the moderate Liberal Republicans taking a stand against continued action in favor of the formerly enslaved of the South. The Republican split had immediate political consequences: in 1874, for the first time since the 1850s, the Democrats won control of the House of Representatives, laying the foundations for the infamous Compromise of 1877, which heralded the effective end of Reconstruction. It was in this context that the so-called Redeemers, emboldened former Confederate Democrats, won elections across the region and began their reclaiming of racial dominance. And, although President Grant had succeeded in eradicating the Ku Klux Klan, the paramilitary shooting clubs that replaced it grew with renewed vigor. This paper then intends to examine correlation between the rise of the moderate Republicans and the empowerment of the white South in the years prior to *Plessy v. Ferguson*.

Pierre-François Peirano (Université de Toulon), « Historiographie et diffusion de la ‘Cause Perdue’ à la fin du XIX^e siècle »

Si la vision quelque peu stéréotypée véhiculée par l'idéologie dite de la « Cause Perdue » demeure bien connue (à savoir, un Sud héroïque portant des valeurs chevaleresques, mais qui dut plier sous les coups de boutoir du rouleau compresseur nordiste), sa dimension historiographique fait encore l'objet d'une certaine occultation. Pourtant, cette facette de l'idéologie se révéla capitale dans sa diffusion et sa légitimation : dès 1867, l'ouvrage de l'historien Edward A. Pollard intitulé *The Lost Cause: A New Southern History of the War of the Confederates* proposa une lecture orientée de la Guerre de Sécession, fondée sur la résistance à un gouvernement fédéral considéré comme tyrannique.

Dans cette intervention, l'accent sera mis sur cette vision de l'histoire qui, tout en expliquant la « Cause Perdue », l'inscrit, néanmoins, dans un schéma d'interprétation complexe – à l'opposé, donc, de la vision « romantique » qui tendit ensuite à prévaloir. Différents axes seront ainsi privilégiés :

- une lecture orientée de l'Histoire, entre continuité et rupture, dans laquelle la sécession est considérée comme un acte de résistance – dans la lignée des déclarations qui suivirent les initiatives des Etats sécessionnistes, entre 1860 et 1861 ;
- les références à des conflits passés, qui venaient appuyer cette lecture. Ainsi, les Confédérés pensaient répéter les actions de la Guerre d'Indépendance en assimilant le gouvernement fédéral à l'empire britannique. Les références à la guerre civile britannique du XVII^e siècle abondaient également, dans un effort de comparer Nordistes et Sudistes aux *Roundheads* et aux *Cavaliers* ;

- les écrits des acteurs de la sécession, qui jouèrent un rôle non négligeable dans la diffusion de la « Cause Perdue ». Ainsi, des ouvrages tels que *A Constitutional View of the Late War between the States* (1868-1870), d'Alexander H. Stephens, ou *The Rise and Fall of the Confederate Government* (1881), de Jefferson Davis, donnèrent une consistance politique à leur vision de l'Histoire en la faisant remonter, dans le cas de Davis, au *Mayflower Compact* de 1620. De telles considérations ne furent pas, à l'époque, contrebalancées par les écrits des acteurs nordistes du conflit, puisque l'exemple des *Mémoires* d'Ulysses S. Grant (1885) révèle une tendance au compromis.

Cette volonté de conférer une dimension historiographique à la « Cause perdue » constitua ainsi une étape fondamentale dans sa conception et sa diffusion, avant que la fiction ne prenne le relais – par le biais d'œuvres telles que *The Clansman* (1905), de Thomas Dixon, Jr., qui inspira ensuite *The Birth of a Nation* (1915), de David W. Griffith.

Glenn Makita (Université Jean Moulin Lyon 3), « La persistance de la peine capitale dans les États du Sud : un symptôme de la prise pouvoir des Sudistes à la lumière de l'idéologie de la ‘Cause Perdue’ »

A priori, lorsqu'on aborde un thème tel que celui de la mémoire de la Guerre de Sécession, entreprendre une réflexion sur la peine de mort pourrait sembler incongrue. Seulement, le souvenir de l'opposition entre le Nord et le Sud des États-Unis peut s'apprécier à l'aune de la question du maintien ou de l'abolition de la sentence capitale. En effet, l'un des sujets clivants entre l'Union et la Confédération fut la peine de mort. Cette dernière devint un enjeu entre les deux parties, car elle fut un corollaire à l'esclavage, le nœud de l'affrontement fratricide mais surtout une vision du monde chère aux sudistes². En fait, la peine capitale occupa une place centrale dans l'asservissement. Cette dernière servait quatre objectifs essentiels au modèle économique et social sudiste : le contrôle, la persuasion, la dissuasion des esclaves et la lutte contre le métissage entre Blancs et Noirs. En somme, la peine de mort préservait la domination blanche.

Après la servitude, Codes Noirs et lois *Jim Crow* imprégnèrent la pratique de la peine capitale. Dès lors, elle soutint un dessein inavoué de la Cause Perdue : le suprémacisme blanc. Désormais, la sentence ultime se mua en un objet de pouvoir assurant la perpétuation de l'hégémonie des Blancs américains vivant dans le Sud. C'est ainsi qu'au cours de la période de la « Reconstruction », les actes de lynchage se multiplièrent tout en s'entremêlant avec l'emploi de la mort comme sanction pénale. En conséquence, la justice populaire s'enchevêtra à celle de l'État, immunisant les foules blanches déchainées de toute poursuite judiciaire³. Cette complicité témoigna du processus d'empouvoirement à l'œuvre dans l'Amérique méridionale d'après-guerre. En réalité, à l'instar des monuments, des drapeaux confédérés, l'usage contemporain et pérenne de la peine capitale dans le Sud semble être un élément iconique vivifiant la mémoire collective des anciens sécessionnistes.

Emmanuel Falguières (EHESS), « Le martyre et le crime : ce que l'Ouest doit au Sud dans sa construction mémorielle »

De la fin de la guerre de Sécession aux années 1900, une population de migrants non-amérindiens s'installe en masse dans les Grandes Plaines de l'Ouest étatsunien. Une population

² Stuart Banner, *The Death Penalty: an American History*, Cambridge, Harvard University Press, 2002, pp. 136-140.

³ Howard W. Allen and Jerome M. Clubb, *Race, Class, and the Death Penalty: Capital Punishment in American History*, Albany, State University of New York Press, 2008, p. 81.

hétérogène y élit alors domicile : migrants du Midwest ou du Sud, notamment sous la forme de colonies d'Africains-Américains affranchis ou de l'étranger. Nombreux sont les vétérans de la guerre de Sécession qui accèdent à la propriété agricole et viennent occuper une place de choix dans les notabilités locales dans cette ruralité. Ils amènent avec eux une mémoire de la guerre qu'ils transposent en partie dans leurs récits de la colonisation et des conflits avec les populations amérindiennes.

Dans les deux premières décennies du XXe siècle se jouent concomitamment l'enracinement du discours de la Cause Perdue et de la Réconciliation dans le Sud et la construction d'un récit de la colonisation étatsunienne de la « Frontière ». Cette intervention s'interrogera sur les points de rencontres entre ces deux idéologies et proposera de mettre à l'épreuve les similarités entre les positions (paradoxalement) de martyrs des populations confédérées et des populations de pionniers qui, toutes deux accusées d'un crime – la traite des esclaves et la rébellion pour les uns, l'extermination des populations autochtones pour les autres –, se définissent dans une position de victimes – victimes de l'agression du Nord et de l'ingérence de l'État fédéral pour les uns, victimes d'exactions amérindiennes pour les autres.

Pour cette étude, nous nous pencherons plus spécifiquement sur les Plaines Centrales et l'État du Kansas. Le Kansas nous apparaît exemplaires des difficultés que posent notre problématique. Profondément ancré dans la rhétorique du parti républicain, cet Etat fédéré se définit dans son histoire constitutionnelle comme appartenant résolument à l'Union. Toutefois, le Kansas est aussi l'État où la revitalisation du Klux Klan fut l'une des plus spectaculaires des Etats-Unis, où les programmes éducatifs d'assimilation des Amérindiens furent particulièrement mis en avant et enfin où les mémoires locales ont d'abord souligné les « raids » des Amérindiens, tout en vidant du territoire toute présence souveraine autochtone (au sein des plaines de l'État, aucune réserve ne se constitue, contrairement à l'Oklahoma au Sud, au Colorado à l'Ouest et dans les Dakotas au Nord).

Nous mettrons donc en avant les parallèles entre les deux utilisations de l'histoire au Sud et à l'Ouest pour essayer d'en comprendre les liens formels, en nous arrêtant, au ras du sol, sur la question de la fabrication de l'histoire locale au sein des Grandes Plaines et de l'érection de monuments dédiés aux pionniers par les petites notabilités rurales.

Atelier 7 - Empouvoirement enchevêtré : se mobiliser pour et contre la démocratie sexuelle et de genre

session 1 : jeudi 23 mai - 9h-11h - salle B007

session 2 : vendredi 24 mai - 14h-16h - salle B007

Organisation : Michael Stambolis-Ruhstorfer (Université Toulouse-Jean Jaurès) et Amélie Ribieras (Université Paris-Panthéon Assas)

Hugo Bouvard (Université Paris Cité), « Quel rôle ont joué les opposant*es à la démocratie sexuelle dans la cause de la représentation politique des minorités sexuelles (New York, années 1970-2020) ? »

Cette communication entend réinterroger les résultats d'une recherche doctorale à l'aune des questionnements proposé par l'organisateur et l'organisatrice de l'atelier. La thèse portait sur la cause de la représentation politique des minorités sexuelles en France et aux États-

Unis, c'est-à-dire les revendications et les mobilisations visant, depuis les années 1960, à accroître numériquement la présence d'hommes gays et de femmes lesbiennes à des postes de responsabilité dans les lieux et les institutions du pouvoir politique (partis, assemblées, exécutifs). En me concentrant sur le volet américain de l'enquête, je propose de d'interroger les interactions entre opposant·es à la démocratie sexuelle et entrepreneur·es de la cause de la représentation politique des minorités sexuelles. La littérature a bien montré en quoi la droite religieuse avait façonné le militantisme homosexuel des années 1970, en favorisant en particulier la municipalisation des enjeux et la constitution d'organisations gaies et lesbiennes à l'échelon local pour contrecarrer les initiatives comme celle d'Anita Bryant dans le comté de Dade⁴.

De la même façon, les matériaux que j'ai récoltés (archives de groupes militants, entretiens biographiques avec des candidat·es et élu·es gays et lesbiennes à New York) permettent d'analyser, pour ne prendre que deux exemples, la façon dont la campagne de Bryant a été mobilisée par une militante lesbienne candidate à l'Assemblée de l'État de New York en 1978 pour justifier de la nécessité de se présenter à cette élection, ou par un élu gay à l'un des conseils scolaires (*school boards*) de la ville de New York pour rendre compte de la politisation des enjeux sexuels qui a été la sienne à la fin de son adolescence.

Enfin, cette communication voudrait ouvrir la réflexion sur la manière dont les membres du « camp » des opposant·es à la démocratie sexuelle ont bénéficié des stratégies d'empouvoiement mises en place par les entrepreneur·es de la cause de la représentation politique des minorités sexuelles. En l'occurrence, je voudrais poursuivre une réflexion entamée récemment autour de George Santos, membre républicain « ouvertement gay » de la Chambre des Représentant·es du 3 janvier au 1^{er} décembre 2023 (date de son exclusion suite à sa mise en examen pour 13 chefs d'accusation de fraude et de crimes financiers). Il s'agira d'interroger les conditions de possibilité d'une trajectoire comme celle de Santos au sein du Parti républicain et de son élection dans le Queens et à Long Island (NY).

Christen Bryson (Université Sorbonne Nouvelle): “Moms for Liberty and Chamber of Mothers: Motherhood as a Political and Social Cause”

In the early 20th century, settlement house activists and clubwomen mobilized their identities as women and mothers to advocate for the establishment of welfare programs and workplace protections for women and children. These activities would come under the umbrella of the maternalist movement, which has been credited with laying the foundations of the American welfare state (Wilkinson 1999). Nevertheless, many scholars have pointed out the inherent contradiction of such activism: maternalist politics, simultaneously, exalted the duties of womanhood and motherhood while carving out space and a voice for women outside of the home in the political sphere. The legacy of maternalism faces important criticism, on the one hand, it essentialized care work as a feminine prerogative and duty, while on the other, it is unclear whether its proponents sought to anchor women's societal roles in their families or to pursue lives beyond them. The struggle for women's rights has likewise struggled with

⁴ Tina FETNER, *How the Religious Right Shaped Lesbian and Gay Activism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008.

essentializing visions of womanhood and motherhood both within the movement and between women activists. This divided legacy has given birth to competing visions of womanhood and motherhood for women of varying political stripes since the middle of the 20th century. Lilian Faderman describes such a division between the progressive group, Women Strike for Peace, and the women's liberation group, New York Radical Women. At a protest in Washington D.C. in 1968, Faderman presents the juxtaposition thus, Women Strike for Peace "claimed womanliness as their main credential" and "as mothers they were in sympathy with all the American mothers who had lost sons," and New York Radical Women saw "the sentimentality of Women Strike for Peace [as] downright counterrevolutionary" and "the old feminine guise of the tearful woman [...] [as] 'synonymous with powerlessness'" (2022, 330-331). Faderman rightly points to divisions between activists on the left, but such splits have not only existed between progressive and radical groups. They might even be said to be more striking between conservative women and their liberal counterparts. Historians have documented that right-wing women have been using motherhood as a rallying cry to various causes since World War II (Jeansonne 1999; Nickerson 2012). Their agendas have differed greatly from the more progressive movements referred to earlier. Regardless of political affiliation, activists who deploy motherhood as part of their identity do so in order to shape its importance in American society. This paper would like to take up this conflicting history of motherhood as a tool for political and social change by looking at two contemporary activist groups: the conservative, "anti-woke" Moms for Liberty and the progressive Chamber of Mothers. The aim in doing so is to see if and how these groups contend with the essentializing dimension of American motherhood, whether they challenge or reinforce patriarchal ideologies within the family structure, what the goals of their political movements are, and what their agendas offer American women today

Bibliography

- Faderman, Lillian. *Woman: The American History of an Idea*. New Haven and London: Yale University Press, 2022.
- Jeansonne, Glen. *Women of the Far Right: The Mothers' Movement and World War II*. Chicago: University of Chicago Press, 1999.
- Nickerson, Michelle M. *Mothers of Conservatism: Women and the Postwar Right*. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2012.
- Wilkinson, Patrick. "The Selfless and the Helpless: Maternalist Origins of the U.S. Welfare State." *Feminist Studies* (Autumn 2012): 571-597.

Guillaume Marche (Université Paris-Est Créteil) : « Droits LGBTQ, capitalisme globalisé et valeurs conservatrices. Un enchevêtrement des pouvoirs financiers et symboliques »

Depuis les années 1990, on observe une globalisation des modes d'action LGBTQ occidentaux, certaines organisations de défense des droits LGBTQ des pays du Nord ayant considérablement exporté leurs modèles identitaires et politiques vers les pays du Sud. Mais cette globalisation potentiellement vertueuse peut aussi dissimuler une « contre-globalisation » LGBTQ, où s'enchevêtrent droits LGBTQ, capitalisme globalisé et valeurs conservatrices. Par exemple, certaines entreprises états-unies qui investissent en Afrique subventionnent des activités

caritatives afin de conférer une légitimité morale à leurs activités d'exploitation des ressources naturelles et ainsi se dédouaner de tout néocolonialisme. Or certaines de ces ONG caritatives sont liées à des réseaux religieux ultraconservateurs qui militent, dans les pays du Sud comme dans ceux du Nord, contre les droits LGBTQ et les droits des femmes – c'est-à-dire pour la pénalisation de l'homosexualité et de l'avortement, contre les droits médicaux et juridiques des personnes trans, contre l'accès à la contraception ou encore pour les présumées « thérapies réparatrices » de « retour » à l'hétérosexualité. Ainsi, l'ONG Samaritan's Purse est implantée dans des pays comme le Sud-Soudan, de même que l'American Center for Law and Justice, l'International House of Prayer ou le World Congress of Families qui regroupe des organisations ultraconservatrices telles que Focus on the Family et le Family Research Council. Dans le même temps, certaines de ces entreprises globalisées qui favorisent ainsi l'action d'ONG ultraconservatrices sont celles-là même dont les organisations LGBTQ sollicitent le soutien financier pour leur cause et auxquelles elles font appel comme sponsors aux États-Unis, de sorte que pour promouvoir les droits LGBTQ dans les pays du Nord, ces organisations contribuent à leur affaiblissement dans les pays du Sud. S'il n'y a pas à proprement parler de stratégie consciente et volontaire d'appropriation réciproque des modes d'empouvoiement du parti opposé, cet exemple pose la question des effets politiques que peut induire une telle stratégie d'alliance. Dans ma communication, je me propose d'illustrer le problème par quelques exemples de cet enchevêtrement et de voir comment y réagissent, le cas échéant, les organisations de défense des droits LGBTQ états-uniennes concernées.

Références bibliographiques

- Blake, M. (2014). « Meet the American Pastor Behind Uganda's Anti-Gay Crackdown: Scott Lively Has Stirred up Hate from Moscow to Kampala. Watch Him in Action », Mother Jones, URL: <<https://www.motherjones.com/politics/2014/03/scott-lively-anti-gay-law-uganda>>, 10 March.
- Chasin, A. (2000). *Selling Out: The Gay and Lesbian Movement Goes to Market*, Palgrave.
- Grzanka, P.R., E.S. Mann & S. Elliott (2016). « The Neoliberalism Wars, or Notes on the Persistence of Neoliberalism », *Sexuality Research and Social Policy*, 13(4) : 297-307.
- Kaoma, K. (2012). « Exporting the Anti-Gay Movement: How Sexual Minorities in Africa Became Collateral Damage in the US Culture Wars », *The American Prospect*, URL: <<http://prospect.org/article/exporting-anti-gay-movement>>, 24 April.
- Loewenstein, A. (2015). « US Evangelicals in Africa Put Faith into Action but Some Accused of Intolerance », The Guardian, URL: <<https://www.theguardian.com/world/2015/mar/18/us-evangelicals-africa-charity-missionaries-homosexuality>>, 18 March.
- Marche, G. (2023). « Mobilisations LGBTQ aux États-Unis au regard de la mondialisation. Modèles et contre-modèles identitaires », Gilbert Elbaz et Guillaume Marche (dir.), *Penser, créer, s'organiser autour de la chose sexuelle*, L'Harmattan : 13-44.
- Monroe, I. (2014). « How White American Evangelicals Exploit African Homophobia », LA Progressive, URL: <<https://www.laprogressive.com/african-homophobia>>, 1 March.
- Servel, A. (2016). « Politiques identitaires LGBTQ et capitalisme. Histoires croisées du marché gay et de l'activisme aux États-Unis », Thèse de doctorat, Université François-Rabelais, Tours.

Sarah Rodriguez-Louette (Sorbonne Nouvelle), « L'ambiguïté homoérotique dans l'argumentaire néo-fasciste : Le cas de Bronze Age Pervert sur X »

Bronze Age Pervert est l'un de ces influenceurs anglophones⁵ dont la notoriété grandit sur Internet. Il anime le podcast « Caribbean Rhythms » et se présente comme « bodybuilder nudiste »⁶, ce que pourrait confirmer son habituelle photo de profil, un homme de dos offrant sa peau bronzée au soleil. Pourtant, BAP est une figure de l'extrême-droite, aux orientations néo-fascistes⁷. Issu de la manosphère, sa spécificité est de jouer sur une ambiguïté homoérotique. Cette articulation entre corps masculins et autorité politique lui a permis de gagner une large audience, jusqu'à devenir un phénomène en passe de pénétrer le débat public⁸. Comment le corps masculin fantasmé devient-il alors un argument anti-démocratique?

Dans une perspective transdisciplinaire, s'appuyant sur les sciences politiques et les sciences des médias, cette communication propose une étude ciblée de la stratégie de *mainstreaming* développée par BAP sur le réseau social X. Le corpus se compose de 27 tweets publiés en décembre 2023, touchant à la représentation et l'expression du corps masculin. Ils servent de point de départ à une analyse du discours argumentatif, organisée autour des niveaux sémiolinguistiques, textuels et situationnels.

Les résultats préliminaires révèlent que des signes ambivalents construisent une communauté caractérisée par une redéfinition des codes de la sphère masculiniste. L'emploi appuyé d'euphémismes et de distorsions sémiotiques permet de suggérer un *coming out*, et d'ainsi atteindre une audience autrement exclue d'une extrême-droite catégoriste. Le corps est néanmoins à lire dans l'intertexte d'une philosophie vitaliste nietzschéenne. La beauté esthétique sert une idéologie eugéniste qui définit finalement une aristocratie organique. Enfin, l'objectif reste axé sur la politique des États-Unis, le soutien à Donald Trump émergeant comme finalité pragmatique. Liée au réseau nationaliste, il apparaît que la BAP-sphère vise à s'opposer aux Conservateurs sociaux, pour redéfinir les termes du pôle Républicain.

Références :

- Abramowitz, Alan I. *The Great Alignment: Race, Party Transformation, and the Rise of Donald Trump*. New Haven ; London : Yale University Press, 2018.
- Alava, Séraphin, Divina Frau-Meigs, et Ghayda Hassan. « Comment qualifier les relations entre les médias sociaux et les processus de radicalisation menant à la violence ? . Note de synthèse internationale ». *Quaderni* 95, n° 1 (2018) : 39-52. <https://doi.org/10.4000/quaderni.1137>.
- Benadusi, Lorenzo. « Private life and public morals: fascism and the ‘problem’ of homosexuality ». *Totalitarian Movements and Political Religions* 5, n° 2 (1 janvier 2004) : 171-204. <https://doi.org/10.1080/1469076042000269211>.

⁵ De son vrai nom Costin Alamariu, auteur roumano-américain, dit BAP. Graeme Wood. « How Bronze Age Pervert Charmed the Far Right », *The Atlantic*, 3 août 2023. <https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2023/09/bronze-age-pervert-costin-alamariu/674762/>.

⁶ « nudist bodybuilder ». « Bronze Age Pervert (@bronzeagemantis) / X », X (formerly Twitter), consulté le 6 janvier 2024. <https://twitter.com/bronzeagemantis>.

⁷ Rosie Gray. « How Bronze Age Pervert Built an Online Following and Injected Anti-Democracy, Pro-Men Ideas Into the GOP ». POLITICO, 16 juillet 2023. <https://www.politico.com/news/magazine/2023/07/16/bronze-age-pervert-masculinity-00105427>.

⁸ Oliver Bateman. « Bronze Age Pervert is on the verge of mainstream acceptance », UnHerd, 19 septembre 2023. <https://unherd.com/the-post/bronze-age-pervert-is-on-the-verge-of-mainstream-acceptance/>.

- Charaudeau, Patrick. *La conquête du pouvoir: opinion, persuasion, valeurs : les discours d'une nouvelle donne politique*. L'Harmattan, 2013.
- Frau-Meigs, Divina. *Faut-il avoir peur des fake news ? Illustrated édition*. Paris : La Documentation Française, 2019.
- Ging, Debbie. « Alphas, Betas, and Incels: Theorizing the Masculinities of the Manosphere ». *Men and Masculinities* 22, n° 4 (1 octobre 2019) : 638-57. <https://doi.org/10.1177/1097184X17706401>.
- Griffin, Roger. *The Nature of Fascism*. London : Routledge, 2013. <https://doi.org/10.4324/9781315003627>.
- Han, Xiaoting, et Chenjun Yin. « Mapping the manosphere. Categorization of reactionary masculinity discourses in digital environment ». *Feminist Media Studies* 23, n° 5 (4 juillet 2023) : 1923-40. <https://doi.org/10.1080/14680777.2021.1998185>.
- Jackson, Paul Nicholas. « Debate: Donald Trump and Fascism Studies ». *Fascism* 10, n° 1 (2021). <https://doi.org/10.1163/22116257-10010009>.
- Johanssen, Jacob. *Fantasy, Online Misogyny and the Manosphere: Male Bodies of Dis/Inhibition*. Routledge, 2021.
- Kimmel, Michael. *Angry White Men*. 2nd edition. New York : Bold Type Books, 2017.
- McAdams, A. James, et Alejandro Castrillon. *Contemporary Far-Right Thinkers and the Future of Liberal Democracy*. Routledge, 2021.
- Nagle, Angela. *Kill All Normies: Online Culture Wars From 4Chan And Tumblr To Trump And The Alt-Right*. John Hunt Publishing, 2017.
- Thorburn, Joshua. « Exiting the Manosphere. A Gendered Analysis of Radicalization, Diversion and Deradicalization Narratives from r/IncelExit and r/ExRedPill ». *Studies in Conflict & Terrorism* 0, n° 0 (2023) : 1-25. <https://doi.org/10.1080/1057610X.2023.2244192>.
- Ziolkowski, Lauren. « From Libertine to Incel: How the “Manosphere” Has Fostered the Continuation of Gender Violence in Western Culture ». Honors Theses, 1 janvier 2020. https://digitalcommons.bucknell.edu/honors_theses/514.

Michael Stambolis-Ruhstorfer (Université Toulouse – Jean Jaurès): “How Anti-Abortion Activists use Experts to Legitimize their Claims”

Social scientists have identified how phenomena become urgent issues that draw critical scrutiny from media, policymakers, and the public (Tilly and Tarrow 2007). Activists create coalitions with political and academic elites to transform what once seemed normal into problems deserving political attention (Armstrong and Bernstein 2008; Eyal 2013). Abortion is a clear example of this because it has evolved into a major, controversial issues on the political agenda in part thanks to the triangular relationship between activists, experts, and policymakers. These “epistemic communities” (Smirnova and Yachin 2015) create spaces for the exchange of ideas, strategies, and resources for organizing against opponents. For example, debates between pro- and anti-abortion doctors who struggle over claims about abortion’s impact on women’s health (Joffe, Weitz, and Stacey 2004) are a key component of abortion debates in the United States. Building on Verloo’s (2018) call for more research to analyze the “epistemic dimension” of contentious politics, this presentation investigates how epistemic communities on both sides of abortion debates in the United States organize their efforts. In particular, it pays attention to the ways anti-abortion activists re-use and weaponize a common strategy that pro-abortion

activists made popular: relying on the symbolic power of science and expertise to legitimize their claims.

Analyzing the context of amicus briefs and other public statements, this presentation will explore how anti-abortion groups work with experts to produce information to influence policymakers. For example, it will examine the way they have created what looks like credible literature on fetal pain and heartbeats to shape how lawmakers and judges determine when and if women have the right to terminate their pregnancies (Huff 2014). Another example includes researchers at the Center for Family and Human Rights attempted to undermine the scientific credibility of the World Health Organization's (W.H.O.) "Technical Guide on Abortion." They used research claiming to prove that abortion is dangerous to women's health (Yoshihara and Oas 2012). This religiously-affiliated think tank used scientific discourse to influence U.N. policy away from support for access to abortion. By highlighting the legitimization strategies of anti-abortion groups, and in particular how they mobilize the same tactics as pro-abortion groups, this presentation will argue we can better understand how antagonistic social movements respond to one another as they struggle to reach their goals.

Works Cited

- Armstrong, Elizabeth A., and Mary Bernstein. 2008. "Culture, Power, and Institutions: A Multi-Institutional Politics Approach to Social Movements." *Sociological Theory* 26(1):74–99.
- Eyal, Gil. 2013. "For a Sociology of Expertise: The Social Origins of the Autism Epidemic." *American Journal of Sociology* 118(4):863–907.
- Huff, April Nicole. 2014. "Constructing Abortion's Second Victim: Science and Politics in the Contemporary Antiabortion Movement." PhD Dissertation, University of California San Diego.
- Joffe, Carole E., T. A. Weitz, and C. L. Stacey. 2004. "Uneasy Allies: Pro-Choice Physicians, Feminist Health Activists and the Struggle for Abortion Rights." *Sociology of Health & Illness* 26(6):775–96.
- Smirnova, Marianna Y., and Sergey Y. Yachin. 2015. "Epistemic Communities and Epistemic Operating Mode." *International Journal of Social Science and Humanity* 5(7):646–50.
- Tilly, Charles, and Sidney G. Tarrow. 2007. *Contentious Politics*. Boulder, CO: Paradigm Publishers.
- Verloo, Mieke. 2018. "Gender Knowledge, and Opposition to the Feminist Project: Extreme-Right Populist Parties in the Netherlands." *Politics and Governance* 6(3):20–30.
- Yoshihara, Susan, and Rebecca Oas. 2012. *Eleven Problems with the 2012 WHO Technical Guidance on Abortion*. Washington, DC: Center for Family and Human Rights.

Atelier 8 - Vêtement, costume, corps : entre pouvoir, *empowerment*, et *agency*

mercredi 22 mai - 10h-12h - salle B004

Organisation : Elodie Chazalon (La Rochelle Université) et Claudie Servian (Université Grenoble-Alpes)

Anne Lesme (Aix-Marseille Université), « Les vêtements et le corps de l'enfant pauvre dans la photographie sociale américaine (fin 19^e, début 20^e) : soumission et *empowerment* »

De l'image du *Kid* de Chaplin, aux vêtements usés, dépareillés et à la taille disproportionnée pour son âge, aux photographies de Lewis Hine de petites filles aux doigts meurtris et aux habits

salis, parfois déchirés par leur travail d'écailleuse dans des conserveries d'huîtres, en passant par les *street arabs* de Jacob Riis, jambes et pieds nus, qui viennent chercher sur la bouche d'aération d'un grand journal new-yorkais un peu de chaleur pour dormir l'hiver, le cinéma et plus encore la photographie américaine ne sont pas avares de représentations d'enfants pauvres portant haillons ou habits inadaptés pour la saison ou tout juste suffisants pour leur tâche journalière.

Signes d'une domination de classe, les vêtements de l'enfant pauvre américain le distinguent de ceux portés par les enfants des classes plus aisées. Chez ces derniers, il existe véritablement une mode propre à leur catégorie et le caractère performatif de l'habit est aussi une manière pour les parents de faire état de leur statut social, comme en témoignent les photographies de studio en plein essor depuis l'invention du daguerréotype. Pour l'enfant pauvre, fille ou garçon, à la ville ou à la campagne, au travail ou dans la rue, les habits portés ne procèdent pas d'un choix qui se voudrait sélectif. Ils sont surtout le fruit de la nécessité de satisfaire un besoin primaire, bien souvent en recyclant de vieux vêtements. Les manques sont aussi parfois criants, il en est ainsi des chaussures, parfois absentes et souvent usées jusqu'à la semelle, laissant même entrevoir cette partie du corps qu'elles sont censées protéger des aléas de l'environnement.

Il arrive pourtant aussi que le vêtement soit le signe d'un empowerment, notamment lorsque la photo sociale se déploie dans les écoles, conformément au message progressiste qui accompagne les images des photographes, qu'il s'agisse de celles de Jacob Riis ou de Lewis Hine. Parfois aussi, certains petits métiers laissent entrevoir une fierté et une maîtrise de son destin qui permet d'envisager la question de l'agency, aussi ambigu que puisse être le message véhiculé.

Cette communication s'attachera à envisager le vêtement de l'enfant pauvre aux Etats Unis de la fin du 19^e siècle avec les photos de Jacob Riis, jusqu'aux années 1910 avec celles de Lewis Hine, en s'appuyant sur l'approche pluridisciplinaire des Childhood studies, notamment l'histoire sociale, les études visuelles et les études de genre.

Guillaume Jaehnert (Université Bordeaux-Montaigne), « Chanel et le cinéma américain : dialogue transatlantique autour des stars »

Bien connue pour ses créations civiles, la maison Chanel a également une histoire importante avec le spectacle et notamment le cinéma. Cette contribution propose d'étudier la présence de la marque sur le territoire américain en retracant ses créations de costumes pour des stars internationales. Nous serons donc amené•es à proposer des pistes d'interprétation concernant le choix des actrices égéries de la marque, une sélection qui bénéficie aussi bien à la maison qu'aux stars. Nous nous appuierons sur plusieurs méthodes pour étudier les costumes au prisme de l'empowerment : celle de Stella Bruzzi¹, qui fournit une analyse pionnière des costumes de cinéma, se complète avec les grilles de lecture délivrées par Elisabeth Wilson² ou encore Bruno Remaury³, qui parle de « l'aura » des marques. Nous proposons ainsi d'étudier l'articulation de deux formes de récits, le récit de la marque avec le récit audiovisuel⁴, afin de questionner plus précisément la spécificité de la silhouette chanelienne et, plus loin, de l'univers de Chanel dans l'élaboration d'une certaine image de la féminité à partir du moment où les costumes sont médiatisés par le biais du cinéma. Jusqu'ici, ces « connexions françaises à Hollywood » relevées par Trudy Bolter⁵ ou encore dans le catalogue de l'exposition L'Élégance française au cinéma⁶ (Palais Galliera, 1988) se cantonnent aux années 1930, c'est pourquoi nous proposons de nous pencher sur un corpus moins étudié, celui des costumes réalisés par la maison Chanel pour le cinéma américain postérieur aux années 1930. En effet, le départ définitif de Coco Chanel d'Hollywood, s'il marque son retour à la haute-couture parisienne, ne correspond pas pour autant à l'absence de la maison dans le cinéma américain. Nous verrons qu'à partir de la

réouverture de la maison Chanel au début des années 1950, Romy Schneider désigne la couturière comme sa costumière attitrée et porte ses créations sans distinction de la ville à l'écran. Nous proposons ainsi d'étudier la garde-robe Chanel portée par Romy Schneider lors du séjour américain de l'actrice dans les années 1960. Nous y voyons une unité entre sa garde robe civile et écranique, mais aussi un important vecteur de francité, un élément qui revêt une importance d'autant plus grande que l'actrice évolue dans un cinéma international après sa rencontre avec Chanel.

Dans un second temps, notre intérêt se portera sur des créations réalisées par Karl Lagerfeld pour un corpus de films plus récents. Nous verrons que le successeur de Coco Chanel a parfaitement intégré la dimension internationale comme un aspect nécessaire au développement et au renouveau de la marque. À partir des années 1980, la cabine d'actrices américaines du couturier grandit et coïncide souvent avec un désir de rajeunissement de l'image de la marque. Ici, l'enjeu sera d'étudier la façon dont Karl Lagerfeld a choisi l'écran pour rattacher l'image française de la haute-couture à une nouvelle clientèle cible. Les costumes qu'il conçoit pour de jeunes actrices comme Heather McComb, dans le segment « La Vie sans Zoë » du film *New York Stories* cosigné par Francis Ford Coppola (1989), donnent un exemple de l'articulation de Chanel avec les États-Unis. Nous retiendrons les cas de plusieurs autres actrices américaines qui, parfois en contrat avec la maison Chanel pour un parfum, portent également des costumes provenant de la même maison dans leurs films, comme Kristen Stewart et Margot Robbie. La dimension haptique des costumes, notamment, nous invitera à tisser des liens entre des films dont les garde-robes sont réalisées d'après des archives d'anciennes collections de la maison (comme *Café Society* de Woody Allen pour Stewart ou *Once Upon a Time in Hollywood* de Quentin Tarantino pour Robbie). La question du biopic est aussi intéressante car ce genre de films a souvent nécessité la collaboration de la maison Chanel, que ce soit pour retracer les vies de personnalités réelles (Jackie, Spencer) ou fictives (Barbie). Si Chanel a créé des costumes pour le cinéma américain, celui-ci a aussi laissé des traces sur les défilés comme en témoignent de récentes collections inspirées par Hollywood ou présentées à Los Angeles (en mai 2023, pour la collection croisière).

End notes

¹ Stella Bruzzi, *Undressing Cinema. Clothing and Identity in the Movies*, Londres, Routledge, 1997.

² Elisabeth Wilson, *Adorned in Dreams*, Londres, Virago, 1985.

³ Bruno Remaury, *Marques et récits : la marque face à l'imaginaire culturel contemporain*, Paris, Institut Français de la Mode, « Regard », 2004.

⁴ Pierre Beylot, *Le Récit audiovisuel*, Paris, Armand Colin, 2005.

⁵ Nous renvoyons ici à l'article de Trudy Bolter, « Trois interludes français dans le costume hollywoodien : Paul Iribe, Gabrielle Chanel, Elsa Schiaparelli », Christian Viviani (dir.), *Hollywood. Les Connexions françaises*, Paris, Nouveau Monde, 2007.

⁶ Le catalogue de l'exposition comporte des filmographies françaises et internationales des couturiers français.

Alice Morin (Université Sorbonne Nouvelle/University of Southern California), « Nudité, humour spectacle : quelles stratégies de résistance(s) dans la photographie de mode moderne et contemporaine? »

Des corps dévêtu aux corps "sur-vêtus" des excentriques de mode, le développement de la photographie de mode tout au long du 20e siècle offre une gamme de modèles passés dans

l'imaginaire collectif, à partir desquels sont (re)négociés les rapports de pouvoir entre photographes et photographié.e.s, entre regardant.e.s et regardé.e.s. Cette communication s'attachera à historiciser trois stratégies -- le geste du dénudement, l'humour et la mise en spectacle -- et leur potentiel de remise en cause d'un système vertical de domination. Nous porterons plus particulièrement notre attention sur les moments historiques qu'on représenté les années 1960 (avec les mouvements sociaux) et les années 2010 (avec la montée de la culture digitale) dans la remise en cause des autorités médiatiques qui véhiculent la photographie de mode.

Claudie Servian (Université Grenoble Alpes), « Nudité dans la danse étatsunienne *next wave* : provocation, mise en question ou/et empowerment ? »

Dans *Philosophie de la danse*, Valéry écrit que « le corps dansant entre dans une sorte de vie à la fois étrangement instable et étrangement réglée ; et à la fois étrangement spontanée, mais étrangement savante et certainement élaborée.⁹ » Forme instable, changeante, le corps dansant étatsunien se détache peu à peu de toute norme esthétique, il devient un matériau organique indifférencié dont on exploite les possibilités. Cette libération se manifeste de plusieurs façons, le corps dansant se libère du costume, se libère de la technique, se libère d'une signification. Le refus du spectaculaire cède la place au corps du danseur dans sa naturalité. Nous nous intéresserons, dans cette réflexion, au corps dansant libéré, dévoilé, dénudé dans les chorégraphies étatsunaises après les années 1970. Notre travail va s'attacher à analyser cette nudité ou semi-nudité. Pourquoi les chorégraphes dénudent-ils le corps des danseurs ? Pourquoi dévoile-t-on le corps dansant ? Peut-on parler d'exhibition du corps ou au contraire de réinterprétation ?

Atelier 9 - Voix littéraires Noires : voies de pouvoir ? Les formes de l'empouvoirement dans la littérature africaine américaine

session 1 : mercredi 22 mai - 10h-12h - salle E003

session 2 : jeudi 23 mai - 9h-11h - salle E003

session 3 : jeudi 23 mai - 14h15-16h15 - salle E003

Organisation : Carlina Encarnación (Université de Toulouse-Jean Jaurès) et Yasna Bozhkova (Université Paris Nanterre)

Kerry-Jane Wallart (Université d'Orléans), « Polyphonies orales et transcriptions de l'exil, dans *Brother, I'm Dying* (2007) d'Edwige Danticat »

Dans une relation très ambivalente avec son propre texte, et donc son lecteur, Edwige Danticat écrit dans *Brother, I'm Dying* (2007) qu'elle écrit ce qui se donne comme une autobiographie par interim parce que son oncle et son père ne le peuvent pas. Ce sont pourtant ces deux membres de sa famille, qui l'ont élevée entre Port-au-Prince et New York, qui dialoguent à travers elle et qui échangent au téléphone la réplique faisant office de titre. Retranscrivant

⁹ Paul Valéry, *Philosophie de la danse*, Pléiade, t.1, p.1397.

l'histoire diasporique de son oncle, devenu aphone, et de son père, Haïtien subalterne sans éducation, et invisibilisé aux Etats-Unis, retracant leur double agonie, dont celle de son oncle dans un centre de détention états-unien pour migrants illégaux, Danticat articule un récit à la charnière des mémoires, de l'essai historique, du témoignage et du journal intime. Cette communication a pour projet de re-penser la tension entre oralité et scripturalité au prisme du concept de l'individualité, problématisée de manière bien spécifique dans un contexte postcolonial, à rebours à la fois des projets émancipatoires des Lumières européennes, et du mythe de l'accomplissement de soi états-unien.

Christine Dualé (Université Jean Monnet Saint-Étienne), « Voies littéraires et voix du blues. 'Empouvoirement' dans la poésie de Langston Hughes et les blues de Bessie Smith »

En s'opposant au canon littéraire anglo-américain et en subvertissant la tradition, le poète Langston Hughes proposa une forme renouvelée et atypique qui révolutionna l'écriture noire américaine avant d'exprimer une sensibilité populaire et de montrer la voie de l'autonomie à sa communauté. En parallèle, Bessie Smith dénonça, dans ses blues, le sexe et la violence conjugale et expliqua aux femmes comment prendre le contrôle de leur vie et de leur corps, ce qui permit d'ouvrir la voie de l'émancipation aux noires américaines du début du vingtième siècle. En accordant une grande place à l'oralité et au folklore noirs américains à travers une « écriture blues » pour l'un, en remettant en question le patriarcat et les relations hommes/femmes pour l'autre, Hughes et Smith révolutionnèrent le paysage culturel noir américain de la première moitié du vingtième siècle.

Ce renouveau esthétique sans précédent transforma le paysage culturel et littéraire américain et noir américain. Il permit aux artistes et intellectuels/intellectuelles noirs d'être les acteurs et actrices de leur destinée tout en ouvrant la voie de l'empouvoirement et de l'autonomie. Que ce soit les blues de Hughes ou ceux de Smith, chacun interroge les tabous culturels et la sexualité noire américaine et remet en cause les questions sociales et raciales.

La mise en miroir de la poésie de Langston Hughes et de certains textes de Bessie Smith me permettra de montrer les voies/voix empruntées par l'un et l'autre pour évoquer l'expérience noire américaine des plus humbles dans un objectif d'*empowerment* ou « d'empouvoirement » de leur communauté.

Benoit Tadié (Université Paris Nanterre), “The Rise and Fall of the Sonnet: Claude McKay's *Liberator* Poems”

This paper looks at Claude McKay's “Songs and Sonnets,” a sequence of nine poems published in the July, 1919 issue of *The Liberator*. Reading these poems in the context of a periodical dedicated to the world communist revolution, I first suggest that McKay's paradoxical choice of the sonnet as a vehicle for radical protest resonates with the alliance of classical form and revolutionary content that was central to the magazine's visual and verbal strategies. I then focus more specifically on the series of three sonnets, titled “The Negro Dancers,” which opens the *Liberator* sequence and celebrates jazz, the black revolutionary music which raises “the outcasts of the earth” to the level of supreme artists. I interpret the poems' central conceit of superimposing jazz's syncopated cadences onto the pulsation of the Shakesperean iambic pentameter as an instance of “noise uprising” (Michael Denning), a musical insurgency upending the class- and race-based cultural hierarchies of the time. These poems, I contend, memorialize the brief, magical moment when the intersecting currents of world revolution, early jazz expansion and post-WWI racial protest sustained McKay's own development as a poet. Finally, I look at two later versions of this sequence: the first, shorn of the title's definite

article, reissued as “Negro Dancers” in Alain Locke’s *New Negro* (1925); the second, retitled “Harlem,” revised in the 1930s, when McKay was planning a new augmented edition of *Harlem Shadows*. Looking at the changes in venues, titles and texts, I suggest that these later versions unwittingly betray the ebbing and parting of the revolutionary energies which had come together and sustained the poems’ original publication in the *Liberator*.

Flora Valadié (Avignon Université), « 'Our Ears Hammer Impressions into Audible Jewels' : tenir les notes dans *Annotations* de John Keene et *Ordinary Notes* de Christina Sharpe »

Ordinary Notes, publié en 2023 par Christina Sharpe, résonne comme une série de « notes pour plus tard », un feuilletage de notes musicales et distinctes, personnelles et mémorielles. Les notes interrompent le récit, fragmentent le sens de l’histoire, défont l’ordre de l’ordinaire. Elles sont musicales et visuelles ; l’autrice inclut de nombreuses photographies dans l’ouvrage qui est à la fois *memoir*, essai de critique littéraire, récit autobiographique donnant à voir et à entendre la persistance violente, invisibilisée et tue des distorsions infligées par le regard blanc à l’expérience noire, et forge ce faisant ce qu’elle nomme « la beauté comme méthode », un méthode du voir et de l’entendre qui ne rachète pas mais tient la note, qui indique, retentit, persiste, et signe.

John Keene quant à lui livre dans *Annotations*, court premier roman écrit en 1995, la trajectoire d’un garçon noir de Saint Louis, de l’enfance à l’université, dans un cortège d’annotations qui pourraient composer un contre-chant ou un contre-récit (le deuxième ouvrage de Keene s’intitule *Counternarratives*). Keene le définit comme une série de notes « aspirant à la condition d’annotations », supposant ainsi un texte premier, implicite qu’elles viendraient commenter, en marge, s’adressant à un « you » sur le mode du fragment, de l’allusif, du pastiche ou du répons ironique et lyrique. Je voudrais explorer l’esthétique de la note tenue dans ces deux ouvrages, m’interroger sur ce à quoi la note aspire et sur ce qui persiste dans la note que l’on tient, sur ce que la note annote, interrompt, détourne, fait entendre, conteste et se réapproprie dans ces deux ouvrages de littérature africaine américaine contemporaine.

Frédérique Spill (Université de Picardie Jules Verne), « Ululations ténébreuses : *Let Us Descend* de Jesmyn Ward, ou l’empuissantement dans la déréliction »

Le quatrième roman de Jesmyn Ward, *Let Us Descend*, est paru à l’automne 2023 après quelques années de silence qui ont interrompu, pour des raisons tragiques, le rythme de publication très intense de l’autrice depuis la parution de son premier roman, *Where the Line Bleeds* en 2008. La publication de ses deuxièmes et troisièmes romans, *Salvage the Bones* (2011) et *Sing, Unburied, Sing* (2017), tous deux détenteurs d’un National Book Award, a côtoyé celle d’un ouvrage non fictif qui s’apparente à un mémoire, *Men We Reaped* (2013), d’un volume collectif dont le titre rend hommage à James Baldwin, *The Fire This Time: A New Generation Speaks About Race* (2019), et d’un petit livre de méditation intitulé *Navigate Your Stars* (2020).

Dans *Let Us Descend*, dont le titre est emprunté au quatrième chant des « Enfers » de *La Divine Comédie* de Dante (auquel le récit contient d’ailleurs de nombreuses allusions), Ward fait sa première incursion dans le passé (tous ses autres textes sont contemporains de notre époque) en s’appropriant, à travers la voix d’une narratrice homodiégétique, le genre désigné aujourd’hui par l’expression générique *neo slave narrative*. À travers les treize chapitres dont se compose le roman, Annis, fille d’une esclave noire et d’un planteur (« my sire ») qui finit par vendre sa mère pour l’avoir à sa disposition, évoque son inexorable descente aux enfers qui, paradoxalement, commence véritablement au moment où son géniteur la vend à son tour, sa résistance lui étant intolérable. *Let Us Descend* se présente ainsi comme le récit d’une trajectoire

des Caroline au fin fond des bayous louisianais, en passant par La Nouvelle Orléans. À chaque étape de son calvaire à mesure qu'elle descend plus profondément dans le Sud esclavagiste, Annis est un peu plus vulnérable et encore plus déchue dans son humanité. À chaque fois qu'elle pense avoir atteint les abîmes de l'enfer, le fond s'éloigne et les ténèbres s'épaissent davantage. Mais le récit de sa chute est aussi le récit d'un *empuissantement* : chaque nouvelle épreuve la conduisant à éprouver un peu plus sa détermination à survivre pour puiser en elle de nouvelles forces insoupçonnées.

Cette communication se propose d'examiner la manière dont la prose poétique de Ward donne vie et vigueur à la voix d'Annis en inscrivant le récit horrifique de sa déchéance dans une polyphonie d'autres voix que la sienne, celles de ses ancêtres, celles de esprits qui, comme dans tous les récits de Ward, semblent couver en toutes choses, celles des autres femmes soumises au même sort quelle qu'elle rencontre et perd de vue d'un chapitre à l'autre. Au-delà de son contexte historique spécifique, nous proposerons également de considérer *Let Us Descend* comme un roman sur l'épreuve du deuil (Ward a perdu brutalement son mari, qui s'avèrera être l'une des premières victimes du Covid, en janvier 2020 ; le roman lui est dédié, ainsi qu'à son frère Joshua, décédé en 2000). En effet, l'expérience d'Annis, les pertes et privations successives qui la conduisent aux tréfonds de la déréliction, reflète aussi son acharnement à rester en vie.

Myrto Charvalia (Université Paris Nanterre), “Spectral Songs of Agency: Haunting and Resilience in Jesmyn Ward’s *Sing, Unburied, Sing*”

“I dropped from my flight, the memory pulling me to earth (136);” rising from a hollow place up to the sky to fall on earth once more, Richie’s ghost emerges from the grounds of Lethe offering to “patch [the] holes” of his prison story (137); nevertheless, his wavering flight to the present will soon turn out to be two-pronged. Over the years, Ward’s fiction systematically gravitates toward spectrality, an artistic choice that is often treated with reluctance by critics. In *Sing, Unburied, Sing*, murdered Given’s recurrent apparitions to his sister Leonie are quickly associated with her drug addiction. But when Richie’s ghost takes form, its borderline presence ensues from transgenerational trauma, the meanness of the dead and voodoo culture more than from the supernatural. With magic realism as her point of departure, Ward reinvents a reality where “living with the ghosts” comes long before Derrida’s affirmation (xvii-xviii). Drawing on Avery Gordon’s idea of ghosts as “social figures” as well as “eructations” of history rather than simple literary instances of the dead (8), what I intend to explore in this paper is the presence of ghosts as “pharmakoi” or counter-openings for agency and empowerment of the black subject. Lastly, I will attempt to qualify the tricky workings of haunting for or to the detriment of the self and the community by shedding light on what Gordon calls the “something-to-be-done” of haunting (xvi).

Astrid Maes (Université d’Angers), “Speaking for, Living for: The Intertwined Voices of Colson Whitehead’s *The Nickel Boys*”

The very possibility of storytelling and its ethical implications have become topoi of postcolonial literature and African American studies: both the possibility for minorities to narrate their own stories, as well as the ethical implications of telling somebody else’s story. Colson Whitehead addresses this issue in his 2019 novel *The Nickel Boys*, which tells the story of Elwood Curtis, a black boy unfairly sentenced to the Nickel Academy, a juvenile reformatory, in the 1960s. The academy is based on the real-life Dozier School in Florida, which had a lasting reputation of abuse, cruelty and murder. Whitehead appropriates the stories of former inmates to empower them, by speaking “for” them through Elwood, since it is the only

way for their stories to be heard, as stated in the prologue: “Plenty of boys had talked of the secret graveyard before, but as it had ever been with Nickel, no one believed them until someone else said it” (5). This paper argues that *The Nickel Boys* explores what it means to tell somebody’s story, at both the extra and the intradiegetic levels. Indeed, the narrator speaks in the third person and, apart from the prologue, mostly follows Elwood’s perspective, first only as a teen, then alternates between the teen’s and the adult’s points of view. Almost at the very end, we learn that Elwood actually died trying to escape from Nickel, and that the adult who goes by the name of Elwood and whose perspective we have been following is another former Nickel inmate, Jack Turner, who wanted to “honor his friend” (202) by taking his name and living his life. “Speaking for” thus becomes “living for”, and hovers between homage and appropriation. This paper concludes by analyzing how the layering of black voices in the novel, both real and fictional (Elwood often quotes Martin Luther King and James Baldwin), complexifies the notion of individual voice as Elwood’s story becomes a collective story, one that, despite its limitations, constitutes a form of empowerment.

Jean-Paul Rocchi (Université Gustave Eiffel), « Folie et littérature africaine-américaine contemporaine : pouvoir d’agir / pouvoir de lire »

Dans son article « Harlem Is Nowhere » (1948), Ralph Ellison décrit l’ouverture de la Clinique Lafargue à Harlem comme une victoire sur la pauvreté et le racisme. En écho au Dr Fredric Wertham, fondateur de cette structure psychiatrique qui accueille aussi bien les Blancs et les Noirs et à Richard Wright qui en a soutenu le projet et l’activité, Ellison établit une pathogénie du racisme, de la ségrégation et de la discrimination qu’il institue et organise : elle se traduit par l’effort partout intensément soutenu pour que le Noir Américain n’ait de place nulle part et ce jusqu’en lui-même, à en devenir fou. Contre cet effort, la littérature africaine-américaine est un autre lieu d’accueil et de réhabilitation du trouble mental, de l’existence du sujet et de son pouvoir d’agir. De la même façon que la socio-thérapie du Dr Wertham relie les maux de ses patients à leur environnement raciste, la littérature fait sens de la folie, de l’effondrement psychique né de l’hostilité permanente, du chaos social et de la circulation erratique de la pulsion. Mais c’est en tant qu’elle est branchée à cette autre folie qui la travaille souterrainement, intimement, et la rapproche si dangereusement de son objet que la littérature même se fait folie pour, titan contre titan, combattre le rapport au réel qu’on voudrait lui imposer. On s’intéressera dans cette communication à la folie telle que la littérature africaine-américaine contemporaine a pu la représenter et la raconter : l’occasion d’une autoréalisation, d’un pouvoir d’agir que le sujet se donnerait à lui-même mais dont la qualité psychique se heurterait à l’hostilité de l’environnement, à la lecture contraire et contrariante, à la non-reconnaissance, à la pathologisation castratrice. A l’appui de différentes lectures, notamment celles de James Baldwin, Toni Morrison, Randall Kenan, John Edgar Wideman, Melvin Dixon, Colson Whitehead et Dawn Lundy Martin, la littérature sera ici envisagée comme la scène de cette tension entre une réalité matérielle contraignante et disciplinaire et pouvoir d’agir fantasmé que, *in fine*, seule sauve de l’empêchement l’affectionnalité que le texte produit et réveille dans son lectorat.

Lucas Cantinelli (Université d’Aix-Marseille), « ‘New Tools for a New House’: bâtir une autre littérature avec Toni Morrison et Zora Neale Hurston »

Afin de concrétiser la rupture avec l’héritage africaniste dénoncé par Toni Morrison dans *Playing in the Dark: Whiteness and the Literary Imagination* (1992), un nouveau langage

littéraire doit être développé. Déjà, en 1942, Zora Neale Hurston commentait dans son autobiographie *Dust Tracks on a Road* la propension afro-américaine à jouer avec le langage, à le digérer pour mieux se le réapproprier : « When you find a man chewing up the dictionary and spitting out language, that's My People » (777). La façon imagée dont Hurston décrit l'expérimentation propre au discours afro-américain est en elle-même révélatrice. En effet, l'idée d'ornementation stylistique occupe une place importante dans ses propres travaux théoriques et anthropologiques. Hurston y montre que la construction du paradigme discursif afro-américain, bien que fondé sur la réinterprétation, est source d'une essentielle originalité. Ce nouveau langage, qui dépasse le simple recours à *l'Afro-American Vernacular English*, provient donc d'un langage remanié, débarrassé des mécanismes d'oppression et d'exclusion ayant contribué à réduire la voix noire au silence. L'objectif de cette communication, qui s'appuie notamment sur des entretiens de Toni Morrison ainsi que certain de ses essais, tels que « Race Matters » (1994), est de mettre en lumière le processus de déconstruction et de (re)construction discursive développé par la plume afro-américaine au cours du XX^e siècle : « If I have to live in a racial house, it was important at the least to rebuild it so that it was not a windowless prison into which I was forced, a thick-walled, impenetrable container from which no sound could be heard, but rather an open house, grounded, yet generous in its supply of windows and doors » (132). Ce processus vise ainsi à ériger, avec de nouveaux outils, une nouvelle « demeure littéraire », différente de la « demeure du maître » remise en question par Audre Lorde dans « The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House » (1979).

Elisa Cecchinato (Université Gustave Eiffel), “Plagiarism or Empowerment? Portraits of Black Bohemia in *Infants of the Spring* (1932) and *Gentleman Jigger* (1928/2008)”

The intervention will analyze the gaps in the representation of bohemian Harlem in Richard Bruce Nugent's novel *Gentleman Jigger* (ca. 1929; 2008) and Wallace Thurman's *Infants of the Spring* (1932). The objective will be to study issues of authorship and empowerment in reference to Black queer/bohemian masculine voices and identities in 1920s Harlem Renaissance writings.

Both *Gentleman Jigger* and *Infants of the Spring* are *romans-à-clef*. The two novels describe the young Negro coterie (the so called “Niggeratti”) who produced the 1926 magazine *FIRE!! Devoted to Young Negro Artists*. Nugent and Thurman were two of the main referents for this literary enterprise, which was characterized by a strong degree of iconoclasm as well as by an evident continuity with the New Negro emancipatory discourses and imaginary.

In order to problematize the issue of voice and authorship in the two novels, *Infants of the Spring* and *Gentleman Jigger* will be studied bearing in mind Charles Henry Ford's and Parker Tyler's novel *The Young and Evil*, published in France in 1933. As Thomas Wirth, late friend of Nugent and editor of *Gentleman Jigger* reports, Nugent and Tyler were acquainted with one another. Therefore, it is likely that the project behind *The Young and Evil* was known to Thurman and Nugent. *The Young and Evil* is itself a *roman-à-clef* where white queer New York is taken as narrative material. Juan Antonio Suarez has remarked that “the particular queerness and [...] political radicalism of *The Young and Evil*” is to be found “in the insistence on dissolution and undoing, and not in any form of coalition of marginals.”

Interestingly enough, the authorial coexistence or coalition that characterizes Tyler's and Ford's writing act is displaced in the case of Nugent and Thurman. The two Black writers did take a radical political and artistic stance in the context of the Harlem Renaissance. However, they both desaligned from the project of a shared black queer/masculine fictional representation of a common artistic experience, that of *FIRE!!*. Nugent and Thurman crafted instead similar but distinct novels, of which only one, Thurman's, managed to be published at the time of its writing.

This communication will address the forms of empowerment sought after in Nugent's and Thurman's novels, also by paying attention to the notion of plagiarism evoked in *Gentleman Jigger* (and, later, in critical literature) to address the proximity between the two texts. Plagiarism will be studied as a metaphor for the quest of artistic and authorial autonomy under conditions of racial apartheid, as it intersects queers' marginalization.

Florian Bousquet (Université Jean Moulin Lyon 3), « ‘Common (Under)ground’ : Stratégies intertextuelles et intermédiaires de l’empouvoirement dans les œuvres de Richard Wright, Ralph Ellison et Gordon Parks »

Dans son essai « Blueprint for Negro Writing » (1937), l'écrivain africain américain Richard Wright pose le travail collectif comme une nécessité pour « façonner et influencer la conscience du peuple Noir ». Dans cette communication, j'aimerais me pencher sur les rapports inter- et extra-textuels entre l'écrivain africain-américain et la communauté, rapports nourris de tensions et de conflits, mais également d'échanges et d'associations qui donnent naissance à des productions, procédés et topoï communs qui brouillent les frontières entre l'expression individuelle et collective. Je souhaite m'intéresser plus particulièrement au motif du sous-sol comme lieu d'empouvoirement que des pratiques nécessairement intertextuelles, intermédiaires et interdisciplinaires participent à retravailler et élargir.

Ce travail individuel et collectif, ou « Signifyin(g) » pour reprendre le concept de Henry Louis Gates, Jr., s'accompagne d'une prise de conscience de la nécessité de faire interagir une pluralité de textes, médias et disciplines tels que le roman, la photographie ou encore la psychiatrie. En effet, du prologue de *Invisible Man* (1952) de Ralph Ellison au récit de *The Man Who Lived Underground* (2021) de Richard Wright en passant par les photographies de Gordon Parks, le sous-sol est non seulement le lieu d'une retraite individuelle offrant une forme de répit contre les sévices et les discriminations subis sur le sol états-unien, mais également un laboratoire souterrain, véritable site d'expérimentations identitaires, esthétiques et politiques dont la communauté pourra s'inspirer.

Il s'agira en outre de considérer le sous-sol comme espace de la marge, autrement dit, un « tiers espace », au sens que lui donnent Homi Bhabha et d'autres, permettant l'élaboration de stratégies, cachées de la société blanche états-unienne et de ses institutions, avant d'être déployées « au grand jour » notamment au cours du mouvement pour les droits civiques.

Marie-Pierre Baduel (Université Toulouse Jean Jaurès), “The Double Empowerment of Mary Prince and Louisa Picquet, two Enslaved Women”

Dictated slave narratives are often excluded from the “genre” of slave narratives or their specific nature – the collaboration with an amanuensis – is not considered and they are studied alongside other books authored by formerly enslaved men and women. However, recent historiography, with its emphasis on microhistory and an enlarged search for the voices of the enslaved, is an opportunity for the researcher to revisit these narratives and modern technology (a field of textometry called authorship attribution more particularly) can help differentiate the voice of the enslaved from that of the amanuensis or editor. This paper will focus on two life stories dictated by two formerly enslaved women, Mary Prince and Louisa Picquet. *The History of Mary Prince*, written down by Susanna Strickland and edited by Thomas Pringle, was published in 1831 in London and *Louisa Picquet, the Octoroon: A Tale of Southern Slave Life*, was written down, edited, and published by Hiram Mattison in New York thirty years later. Despite two very different lives and experiences, they were born enslaved, they were women, and they found ways to fight back against their condition and society first and, while telling their stories, managed to counter the control the amanuensis / editor tried to gain over their narratives. They

were thus empowered both in their narratives (in which their voices can be heard) and in their lives (Prince had to fight her former owner in court and Picquet had to prove she had been a slave and was thus not an impostor). This double empowerment will help to show that enslaved women's voices were not as muffled as was previously thought and that these women were definitely not mere victims of an oppressive system, as abolitionists and even many enslaved male narrators depicted them.

Atelier 10 - Le pouvoir au cinéma et à la télévision : enjeux à l'écran et hors champ

*session 1 : jeudi 23 mai - 14h15-16h15 - salle E007
session 2 : jeudi 23 mai - 16h30-18h30 - salle E007*

Organisation : Shannon Wells-Lassagne et Candice Lemaire (Université de Bourgogne)

Julie Assouly (Université d'Artois), “Empowering to Better Crush Martha Mitchell in *Gaslit* (StarzPlay, 2022), or What did we learn from the ‘Martha Mitchell Effect’?”

Released in the aftermath of the Trump presidency in 2022, *Gaslit* is a mini-series directed by Matt Ross which revisits Watergate through the perception of secondary characters. Sidelining Nixon himself and the two star-journalists, Woodward and Bernstein, who built a career on this life-changing political scandal, the series focuses on Martha Mitchell (Julia Roberts) aka “the mouth of the south”, wife of powerful Attorney General John Mitchell (Sean Penn) and an outspoken critique of her husband’s boss, Richard Nixon. Although the burglary itself is central in the series, what is even more developed are the efforts made by the Nixon administration to silence Martha and keep the story secret, to such an extent that she was treated like a fool and died alone, rejected by her husband, daughter and friends. The “Martha Mitchell effect” was then coined by psychologists to define the case of people who have an accurate perception of reality but are treated as delusional and misdiagnosed.

In this paper, I’m interested in the revisionist angle of the series that I examine following James M. Banner’s recent redefinition of historical revisionism, a rewriting of history considering new discoveries, approaches and events. This presentation will thus develop the three following points:

- empowering secondary characters (women and minorities): Watergate is rightfully perceived as a white male scandal which, it seems, was not completely accurate.
- redefining the Watergate-era paranoia as a macho-induced phenomenon.
- indirectly portraying Trump-era politics by demonstrating that the lessons of the Martha Mitchell Effect were not learned.

Bibliography

- James M. Banner Jr., *The Ever-Changing Past, Why All History Is Revisionist History* (Yale UP, 2021).
J. Anthony Lukas, *Nightmare. The Underside of the Nixon Years*, (Penguin 1988 [1976]).
Shane O’Sullivan, *Dirty Tricks* (Hot Books, 2018).
Michael Dobbs, *King Richard* (Knopf, 2021).
The Martha Mitchell Effect (Netflix 2022)
Leon Neyfakh, *Slow Burn*, Season 1 (8 ep.), Podcast, 2017-2018.

Marianne Kac-Vergne (Université de Picardie Jules Verne), “Is technology empowering for women in science fiction film? Sarah Connor as a case study”

My intention here is to analyze the links between the character of Sarah Connor and the science-fiction genre, particularly through her relationship with technology and posthumanism. It's interesting to note that throughout the franchise, Sarah Connor is characterized by her technophobia and distrust of the various posthuman creatures with whom she must ally herself. Technological progress is indeed associated with an inhumane military, whereas technophobia is assigned to a female character who embodies a humanity untouched by any hybridity with the non-human, unlike Ripley, for example, who is contaminated by the alien in the final films of the franchise.

We'll be asking ourselves what qualities make Sarah Connor human, in the sense of a female human being, in a genre that tends to define humanity as male. She will be compared to her son John, who ends up contaminated in *Terminator Genisys* and embodies a figure of masculine abjectness. Sarah Connor is presented as the only "reliable" human being with whom we can identify¹⁰ in the face of the posthuman threat, an identification that is therefore feminine. Nevertheless, her position also expresses the limits of the refusal of the posthuman, whose hybridity can embody a liberating promise from the alienating dualities of patriarchal society, as Donna Haraway argues.¹¹ Indeed, her attitude is sometimes presented as a sectarian rejection of the Other and a form of intolerance, notably in *Terminator: the Sarah Connor Chronicles*, where she refuses Cameron (Summer Glau), the young cyborg sent to protect her son, any form of initiation into the human world, even though the latter embodies a form of adolescent empowerment.

The contrast with younger female posthuman figures, whether Cameron or Grace (Mackenzie Davis), a female soldier from the future "enhanced" by technology in *Terminator: Dark Fate*, will also enable us to examine the representation of women's relationship with technology, often perceived as complicated, with generational differences. Finally, we'll analyze the way technology is represented, notably through Sarah's antagonistic relationships with her cyborg adversaries, always portrayed as masculine but more or less fluid.

Anaïs Lucien (Université de Bourgogne), “Sex is power, identity is power in *Jamestown*: An example of the metamorphosis of the Femme Fatale to a strong female character”

The enemy of her mother, the weak Damsel in Distress who suffered the twists and turns of her narrative while awaiting the intervention of her saviour, she is close to her stepmother, Melusine, Lilith, the Evil Queen, Geraldine also known as the Femme Fatale, a voracious sexual persona who is solely focused on achieving her goals. Tenacious, she is always on the move and never falls without getting up again. She fights or realigns her ambitions to fulfil her objectives. She uses sex as a tool of domination and abhors marriage and its implications. She is an independent woman who understands the social mores of her day. Her freedom of thought and her love of power endanger the status quo. She is the man to kill, I name the androgynous Jocelyn Woodbryg, wife then widow Castell, a formidable modern sexual persona. The subject of this communication will investigate the way the British television series *Jamestown* hairbrushed the past in favour of strong female characters, by focusing on a young woman from

¹⁰ Summerhayes, Catherine. “Just A Woman Among The Cyborgs: Sarah Connor in *Terminator 2: Judgement Day*.” In *Women Willing to Fight: The Fighting Woman in Film*, edited by Silke Andris and Ursula Frederick, 38–54. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, 2007.

¹¹ Donna Haraway, *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, Londres : Free Association, 1991.

English high society with a troubled past, who became first a settler's wife, then mistress of her destiny.

Matthew Redmond (Université de Lille), “King Kong Meets Shirley Temple”

My paper traces the flow of power during one of the most formative decades in American cinematic history: the 1930s. When we look back on this period, two iconic figures stand apart from virtually all else: King Kong, the eponymous creature from a 1933 proto-blockbuster so popular that it spawned a sequel in the same year; and Shirley Temple, the child star who dominated Hollywood with her irrepressible cuteness. If these characters live universes apart in our minds, they nonetheless share an important trait: being wrong for their environment. Kong, the giant ape who is also a 46 cm maquette, is tragically too big and powerful for his surroundings; Temple's heroines, portrayed by a pre-adolescent titan of the film industry, are comically undersized and underpowered for theirs. More than crowd-pleasing moneymakers for MGM and Fox, these movies were pioneering experiments in cinematic power. This paper suggests that Hollywood artists used such films—expanding and contracting their lenses between the scale of a massive monster and that of a child whose feet don't touch the floor—not only to define the representative powers of a nascent artistic medium, but also to reconsider the extent of human power in a rapidly destabilizing twentieth century.

Asma Laater (Université de Caen-Normandie), “Power and (In)visibility in Netflix’s *Beef* (2023)”

Given that television is a powerful medium of cultural communication, TV shows can be perceived as a tool to inspire societal change and to challenge stereotypes.

Stepping away from stereotypical underrepresentation and misrepresentation of the Asian American community in the televisual and filmic landscape, *Beef* skillfully depicts Asian American culture in L.A. During 10 episodes, the TV show lays out the power dynamics between the two protagonists Amy (Ali Wong) and Danny (Steven Yeun) to disclose their lack of control over their personal lives. *Beef* reveals the violent power of repressed emotions and the escalating obsessive rage over the episodes.

Produced and written by Korean American showrunner, Lee Sung Jin, *Beef* is a protruding example of reclaiming back power. We aim to reveal how this is accurate in terms of the televisual industry and the representation of the Asian American culture through the portrayal of its characters in a less stereotypical and a more authentic manner.

This paper centers on three major aspects of power as depicted in the limited series *Beef*: First, the quest for power as a means of denying vulnerability and existential anger. Second, the interrelation of power and (intergenerational) trauma, and finally, the ways in which the series reclaims power in media and TV through the work of making Asian American culture visible on-screen by an Asian American.

Manon Lefebvre (Université Polytechnique des Hauts-de-France), « ‘At the end of the day, I'm not the President of the United States’: présidence alternative dans la série *Designated Survivor* (ABC, 2016-2018 ; Netflix, 2019). »

Cette communication se donne pour objectif de démontrer comment, alors que les créateurs de la série *Designated Survivor* l'avaient certainement envisagée comme une réécriture de la présidence de George W. Bush, l'onde de choc de l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis a fait basculer la diégèse du côté de la réalité alternative, sorte de « ce qui aurait

pu être » si le 45e président des États-Unis avait été un autre.

La série s'ouvre en effet sur un attentat terroriste qui annihile le gouvernement américain et propulse à la présidence Tom Kirkman, monsieur-tout-le-monde et novice en politique. La première saison de la série (diffusée en 2016) reprend l'imagerie post-11-septembre en imaginant une administration moins va-t-en-guerre que celle de Bush et son vice-président Dick Cheney. Bien que présenté comme « indépendant », les idées et valeurs défendues par Kirkman se rapprochent davantage du camp réel des Démocrates – et c'est précisément avec l'appui de ce parti qu'il se lance dans la course électorale lors de la troisième saison.

Celle-ci, diffusée sur Netflix, s'éloigne des débuts pleins de « bons sentiments » de la série et interroge le réel : comment Donald Trump a-t-il pu être élu ? D'authentiques témoignages de citoyens américains se mêlent alors à la fiction, faisant de la série un objet télévisuel hybride et explicitement engagé contre une éventuelle réélection du président en 2020. Nul doute que le passage d'un réseau à une plateforme de streaming a autorisé cette liberté de ton (artistique autant que politique), cette dimension sera donc également explorée.

Dominique Sipière (Université de Nanterre), « O.J. Simpson et le prix de l'empowerment »

Après l'affaire Rodney King de 1994 un vaste mouvement de protestation réclame une justice enfin équitable en Californie. Le procès du puissant footballeur O.J. Simpson répond en partie seulement à cette revendication. Inculpé du meurtre de son ex-femme mais défendu par la communauté africaine américaine convaincue de son innocence et de manipulations policières, il sera acquitté au prix de manœuvres contestables.

Cette communication vise à retracer le mécanisme du procès tel que deux séries télévisées le relate avec précision : *American Crime Story* de Ryan Murphy (10 épisodes, 2016) et *O.J. Made in America* d'Ezra Edelman (5 films 2016). Cette narration est particulièrement complexe : la première série utilise des comédiens (John Travolta...) pour une reconstruction des événements tandis que la seconde, diffusée aussitôt après, organise une masse (archives et témoignages tardifs) d'interviews des protagonistes du procès.

Il s'agira de démontrer les mécanismes qui confrontent deux causes justes : la demande de justice de la communauté africaine américaine et la lutte contre les féminicides.

Atelier 11 - Faire vivre et laisser mourir : la relation thérapeutique du XIXe au XXIe siècles à l'épreuve d'un empouvoirement des patients

mercredi 22 mai - 15h-17h - salle E003

Organisation : Irène Delcourt et Eglantine Zatout (Université Jean Moulin Lyon 3)

Marie Assaf (EHESS), « L'emploi personnalisé au sein du *welfare state* étatsunien, un outil d'empouvoirement ? »

Aux États-Unis, on considère que près d'une personne sur cinq est handicapée. Ce décompte est issu de la lutte des personnes handicapées elles-mêmes pour la reconnaissance de leurs droits et de leur statut de minorité. Néanmoins, si l'élargissement de la catégorie et de sa reconnaissance administrative a permis un véritable empouvoirement de la population, notamment par le vote de la grande loi fédérale anti-discrimination de 1990, *l'Americans with*

Disabilities Act (ADA), la réalité de vie des personnes handicapées est bien plus complexe. Certes, la loi s'appuie sur le modèle social du handicap, issu des *disability studies*, spécifiant que c'est l'environnement social qui produit le handicap et non pas la déficience en tant que telle. Mais le système d'attribution des aides sociales est encore profondément ancré dans une approche médicalisée et paternaliste du handicap. Ainsi, la catégorie sert de distinction entre une économie du besoin, destinée aux pauvres méritants que sont les personnes handicapées, et une économie du travail, qui s'adresse à celles et ceux en capacité de travailler et donc devant le faire.

Or, les mouvements pour les droits des personnes handicapées se sont rapidement emparés de cette question de l'accès à l'emploi. Aux États-Unis, l'emploi salarié ouvre à certains avantages sociaux (retraite, assurance santé), mais également une reconnaissance sociale, celle d'un citoyen actif, bien loin du stigma de l'assistance auquel sont souvent réduites les personnes handicapées. L'emploi est un outil d'empouvoiement dont s'est emparé l'aile libérale des mouvements pour les droits. Par la suite, des réformes de l'État social étatsunien ont permis d'accentuer cette insertion des personnes handicapées sur le marché de l'emploi.

Mon travail de thèse, portant sur des dispositifs d'emploi personnalisé à destination de personnes ayant des handicaps intellectuels au sein de *nonprofits* spécialisées, révèle le complexe équilibre entre l'appui à des dynamiques d'empouvoiement et le maintien d'un traitement paternaliste. Les *nonprofits* agissent dans le cadre de délégation de l'action publique et s'inscrivent dans des dynamiques parfois très semblables à celles des *street-level bureaucrats*, avec lesquels elles entrent aussi parfois en concurrence. Le terrain, réparti entre trois villes (New-York, Boston et Washington) et auprès de quatre institutions, s'appuie sur une ethnographie des interactions entre les agents de ces institutions et leurs « clients ». Il s'agit d'interroger la relation de « *care* » qui se tisse au quotidien dans ce cadre. Derrière les discours d'empouvoiement des agents, influencés par les mouvements pour les droits et le modèle social du handicap, se tissent des pratiques différencierées encore fortement influencées par la nécessité de trier au sein de l'État social.

Anne Légier (Université Paris-Cité), « Corps médical et droit des patientes : impact de l'affaire Sherri Finkbine sur le débat autour de l'avortement aux États-Unis avant *Roe v. Wade* »

En 1962, l'histoire très médiatisée d'une mère de famille confrontée à l'hypocrise du corps médical américain et de ses « comités hospitaliers » marqua un tournant qui révolutionna la façon dont les États-Unis appréhendaient la question de l'avortement.

Animatrice d'une émission de télévision populaire destinée aux enfants, Sherri Finkbine était, à vingt-neuf ans, enceinte de son cinquième enfant. Pour tenter de calmer les violentes nausées dont elle souffrait, Finkbine avait malencontreusement pris un médicament prescrit à son époux lors d'un voyage en Angleterre. Lorsqu'elle réalisa que ce traitement pouvait contenir une molécule soupçonnée d'être responsable de grave malformations fœtales outre Atlantique, elle consulta son médecin. Celui-ci confirma ses craintes et recommanda une interruption médicale de grossesse. En contactant les médias de manière anonyme pour partager son expérience, Finkbine enclencha alors une série d'évènements qui modifièrent le regard que le grand public portait sur le droit à l'avortement et mit en cause la légitimité d'un corps médical tout puissant. L'affaire souligna combien le système médical privilégiait des intérêts corporatistes au détriment de ceux des patientes et ouvrit la voie au changement en matière d'accès à l'avortement.

S'appuyant notamment sur un dossier consacré à l'affaire par *Life Magazine* en août 1962, la communication mettra en lumière la « normalisation » d'un sujet jusqu'alors passé sous silence et le transfert de pouvoir entre médecins et patientes qui en résulta.

Irène Delcourt (Université Lyon 3), « 'The drug addict as a patient': du souffrant au psychopathe, la relation thérapeutique à l'épreuve de l'évolution de l'addictologie (1870-1920) »

Dans *The drug addict as a patient*, ouvrage fondateur du traitement moderne des addictions publié en 1956, la psychiatre Marie Nyswander, l'une des grandes pionnières de la prise en charge de la dépendance à l'héroïne par la méthadone, fait l'état des lieux de la relation complexe entre les Américains et leurs *addicts*, à l'époque considérés comme de dangereux déviants. Elle veut entre autres s'inspirer de l'approche médicale non-punitive mise en place au Royaume-Uni, laquelle permettra à ses yeux de faire des dépendants des souffrants, des patients, et non plus des criminels.

Cette suggestion, considérée comme extrêmement novatrice à l'heure des politiques répressives qui dominent la période de l'après-guerre, n'est en réalité pas tout à fait inédite. En effet, une première médecine de l'addiction s'est développée aux Etats-Unis à la fin des années 1870 et jusqu'au début des années 1920, avant que la criminalisation de la consommation de stupéfiants, notamment des opiacés, ne viennent mettre un terme à cette expérience inédite de spécialisation. Pendant ces décennies, les rapports de forces – scientifiques, politiques, financiers – entre ces premiers addictologues et leurs nouveaux patients esquisSENT les contours d'une relation thérapeutique fluctuante, parallèlement soumise à des législations en constante évolution. Cette communication se propose d'explorer la construction et la transformation de la relation entre médecins et patients-*addicts* et d'examiner comment les réalités à la fois économiques et répressives de la période progressiste l'ont bouleversée, inversant peu à peu les relations de pouvoir qui la régissent.

Denis Leroy (Université de Bordeaux-Montaigne), « Expérience de l'épidémie de 1918 et empouvoirement des patients dans *Pale Horse, Pale Rider* (1922) et *On a Darkling Plain* (1940) »

La pandémie d'influenza de 1918, largement étudiée des points de vue médicaux et historiques et pourtant objet d'une amnésie collective (Crosby, Outka, Belling, Sontag), a participé de la transformation de la médecine que décrit Foucault dans *Naissance de la clinique*. Vaste crise de santé publique, l'inefficience du système médical pour contenir et soigner la maladie est largement relatée dans les correspondances, mémoires et autres documents d'époque (Crosby, Spinney). Les fictionnalisations peu nombreuses de l'épidémie ne mettent que très sporadiquement en scène les interactions entre patients et personnels de soin, ce qui renforce cette perception. Des romans parus au XX^{ème} siècle qui font une place à l'influenza, il en est deux qui représentent des moments de soins prodigues par du personnel médical : *Pale Horse, Pale Rider* (1922) de Katherine Ann Porter et *On a Darkling Plain* (1940) de Wallace Stegner, notamment l'excipit.

Il s'agira d'étudier la redéfinition de la relation patient – soignant mise en fiction dans ces deux romans étatsuniens traitant de la grippe espagnole à l'aune de la réappropriation, par les patients, des corps malades et des cadres de traitements. Le schéma récurrent de ces fictions que l'on peut assimiler à des « triumph narratives » (de l'affliction vers la résilience et la sublimation, de l'impuissance à l'agentivité) couplé au rôle réduit des tiers dans ce mouvement remet en cause

les dynamiques verticales entre le personnel de soin et les souffrants. Si cette émancipation semble découlter de la formation d'une communauté de souffrants dont la voix contrebalance l'asymétrie des rapports avec le milieu médical dans *On a Darkling Plain*, elle se fait plus individualiste dans *Pale Horse, Pale Rider*. Tant la scène « carnavalesque » (Bakthin) de l'excipit de la fiction de Stegner que les monologues intérieurs du roman de Porter laissent entrevoir une redéfinition de la diade patient-soignant qui conjugue désacralisation du soignant et empouvoiement du patient. Ce double mouvement s'apparente cependant davantage à une horizontalisation de la relation qu'à un rejet absolu de l'ordre médical.

Atelier 13 - De Selma à Ferguson : reconfigurations des mobilisations africaines-américaines depuis le Mouvement des droits civiques

session 1 : mercredi 22 mai - 15h-17h - salle E007

session 2 : jeudi 23 mai - 9h-11h - salle E007

Organisation : Sarah Harakat (Sorbonne Université), Marion Marchet (Sorbonne Université) et Nicolas Raulin (EHESS)

Anissa Khamkham (Université Toulouse Jean Jaurès) : « Du militantisme à la conquête du pouvoir : le mouvement noir américain en Caroline du Nord après 1965 et l'empouvoiement par les urnes »

Après des décennies de lutte, l'adoption du *Voting Rights Act* (VRA) de 1965 garantit enfin légalement l'accès au droit de vote pour les Africains-Américains dans le Sud des États-Unis après presqu'un siècle d'exclusion sous le régime ségrégationniste Jim Crow. Le rôle des stratégies électORALES au sein du long mouvement de libération noire après l'ouverture du système politique aux Africains-Américains, grâce à cette loi, fait l'objet de nombreux débats parmi les historiens et les politologues. L'adoption de stratégies de conquêtes électORALES et de l'élection de représentants noirs a souvent été comprise comme une simple conclusion positive au Mouvement des droits civiques, signe du succès de l'intégration politique des Africains-Américains. D'autres y voient au contraire une victoire à la Pyrrhus ayant mené à la déradicalisation et démobilisation du mouvement pour la justice et l'égalité raciale tout en faisant émerger une élite politique déconnectée des vrais enjeux (Marable, 1990 ; Reed Jr., 1999 ; Adler, Colburn, 2001 ; Johnson, 2007). À la suite de l'historien Matthew Countryman (2006), j'analyse cependant l'adoption de stratégies d'empouvoiement électoral au sein des débats stratégiques et de la logique même du long mouvement de libération noire. L'adoption de ces tactiques n'a eu lieu qu'au moment où la mobilisation et les stratégies de contestation locale à l'extérieur du système ne semblaient plus suffisantes pour atteindre les objectifs concrets du mouvement.

De plus, le *Voting Rights Act* ne fut pas un véritable point final mais au contraire le début d'une bataille pour rendre effectif le droit de vote des Africains-Américains et pour élire des représentants de leur choix. En effet, dès 1965, les États du Sud mirent en place des mécanismes *colorblind* dits de « seconde génération » pour contourner le VRA et diluer l'influence du vote des minorités (Richomme, 2015). Dans le même temps, la dilution ou même la dépossession des Africains-Américains du vote grâce à des mécanismes d'exclusion spatiale en contexte urbain comme rural continua de permettre l'accaparement des ressources par les Blancs. Ainsi, les luttes pour une meilleure représentation politique au niveau local à différents échelons de pouvoir resta un enjeu de mobilisation majeur tout au long des années 1980 et 1990 en Caroline

du Nord, car, comme le souligne l'historienne Greta de Jong, « le pouvoir de faire les lois et de mettre en œuvre des politiques [...] est en fait le pouvoir de distribuer les ressources » (2010).

Au travers de l'étude de la presse, des archives d'organisations militantes, d'élus, de procès et de l'histoire orale, cette communication cherchera donc à analyser de quelle manière les mobilisations locales pour l'élection d'élus noirs ou pour créer des forces politiques indépendantes pour la justice et l'égalité raciale, et, plus généralement, pour un accès effectif au droit de vote en Caroline du Nord ont perduré après 1965. Elle s'attachera à montrer comment celles-ci se sont reconfigurées pour répondre aux mécanismes, nouveaux et anciens, de discrimination et de dépossession politique, et comment elles se sont positionnées par rapport aux partis politiques traditionnels entre tensions, assimilation, dilemmes et résistances.

Yohann Le Moigne (Université d'Angers) : « Des médiateurs pas comme les autres : l'agentivité politique des gangs au service de la résolution de conflits racialisés »

Déshumanisés et présentés par les médias, de nombreux responsables politiques, la police mais également un grand nombre de chercheurs en sciences sociales comme des barbares nihilistes représentant un danger pour la société, les membres de gangs ont traditionnellement été dépeints comme dépourvus d'agentivité et de conscience politique. Pourtant, l'histoire récente des Etats-Unis regorge d'exemples permettant de questionner ces assertions et d'identifier un potentiel de politisation chez les membres de gang. C'est ce que je me propose de faire dans cette communication.

Après être revenu sur les débats scientifiques concernant la définition des gangs de rue et le niveau général de politisation des gangs, je présenterai quelques initiatives développées dans des prisons californiennes par des membres de gang noirs et latinos afin d'améliorer les conditions de détentions des détenus placés à l'isolement et de mettre fin aux conflits racialisés qui régissent l'organisation sociale du système carcéral californien.

Je détaillerai ensuite deux tentatives d'exportation de ces traités de paix dans les rues de Los Angeles avant de réfléchir aux conséquences possibles de ces initiatives et à l'interprétation que pourraient en faire les sciences sociales dans deux domaines : celui des modalités de la régulation des conflits (dans un double contexte de réduction du rôle des pouvoirs publics dans le domaine social et de rejet croissant par les populations racisées du "non-profit industrial complex") et celui des relations interminorités (la politisation des leaders des gangs concernés ayant notamment permis de mettre en avant des intérêts communs similaires à ceux qui avaient contribué au rapprochement entre Africains-Américains et Chicanos à la fin des années 1960 à Los Angeles).

François-René Julliard (Université polytechnique Hauts-de-France) : « Comparer les mobilisations de sportifs noirs américains. Continuités et ruptures, du *Black Power* à *Black Lives Matter* »

Les mobilisations de sportifs et de sportives noir.es américain.es connaissent deux moments de forte intensité durant la période considérée. Le premier correspond à la fin des années 1960 et au début des années 1970, dans le contexte de l'essor et de l'apogée du *Black Power Movement*. Ce que le sociologue et militant Harry Edwards a appelé la « révolte de l'athlète noir » est illustré par quelques scandales célèbres comme le refus de Muhammad Ali d'aller combattre au Vietnam (1967), et le poing levé de Tommie Smith et de John Carlos sur le podium du 200 mètres des Jeux olympiques d'été de Mexico (1968). Ces initiatives ont pu susciter l'incompréhension ou même l'indignation, à la mesure de ce que beaucoup, dans l'opinion publique blanche mais aussi noire, percevaient comme une remise en cause d'un

principe jusqu'ici tenu pour acquis : l'apolitisme, sinon du sport, du moins des sportifs et sportives.

Au « moment 68 » des athlètes noirs américains succède un déclin de ce type de mobilisations, jusqu'à l'émergence du mouvement *Black Lives Matter* (2013) qui a trouvé un écho dans la sphère sportive. L'exemple le plus marquant et médiatisé en est certainement l'action du joueur de football américain Colin Kaepernick : genou en terre et poing levé avant chaque match de son équipe des 49ers de San Francisco, il entend protester contre les violences policières infligées aux populations africaines-américaines, et ce en pleine campagne présidentielle (2016).

Il ne s'agit pas ici de dresser la liste exhaustive des acteurs et actrices de ces mobilisations, ni d'en faire la chronologie détaillée, mais de s'efforcer de construire une comparaison de ces deux moments, en relevant certaines caractéristiques pertinentes qui les rapprochent ou les éloignent l'un de l'autre. D'une part, on essaiera de montrer que les sportifs mobilisés dans le cadre de *Black Lives Matter* s'inspirent en partie des mobilisations d'il y a cinquante ans (imitation de gestes comme le poing levé et mise en scène du corps comme outil de contestation, rôle parfois des mêmes acteurs comme Harry Edwards) et que les deux moments possèdent des ressemblances structurelles : dans les deux cas, il s'agit de mouvements militants de grande ampleur (*Black Power, Black Lives Matter*) qui « débordent » sur la sphère sportive, selon le modèle de la « désectorisation » des crises politiques décrit par le politiste Michel Dobry.

D'autre part, on soulignera ce qui, à l'inverse, distingue le mouvement *Black Lives Matter* de son prédecesseur : rôle accru des sportives, auparavant marginalisées ; rôle des réseaux sociaux ; focalisation sur des enjeux exclusivement extra-sportifs (en particulier les violences policières), là où la « révolte de l'athlète noir » entremêlait davantage la dénonciation de la condition noire avec la protestation contre la précarité de l'athlète noir amateur.

Charlotte Recoquillon (Sciences Po) : Présentation et discussion autour de son ouvrage *Harlem : Une histoire de la gentrification* (Collection « Amérique(s) » des Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2024)

(Résumé de l'ouvrage) « Les Noirs seront-ils capables de se maintenir à Harlem ? », se demandait James Weldon Johnson en 1925. Ce livre offre, près d'un siècle plus tard, une réponse à sa question. Harlem ne sera bientôt plus un quartier noir américain. Peut-être ne l'est-il déjà plus. Sa reconquête, entamée dans les années 1980, s'est accélérée à la fin des années 2000, soutenue par les gouvernements municipaux successifs. La gentrification de Harlem résulte en effet largement des politiques publiques volontaristes qui y ont été déployées. La présentation de plusieurs conflits locaux met en évidence les frictions et les tensions qui ont émergé entre les habitants, la municipalité et les acteurs privés. La mobilisation locale n'aura pourtant pas réussi à empêcher le déplacement des habitants les plus pauvres et à faire valoir leur droit à la ville. Par ailleurs, en faisant l'histoire de la gentrification de Harlem, ce livre contribue à documenter les modalités de mise en œuvre du racisme systémique et à enrichir la compréhension des dynamiques historiques de subjugation des espaces et des populations noires aux États-Unis.

Marion Marchet (Sorbonne Université) : « Du *community organizing* au *consensus organizing* : les mobilisations raciales consensuelles de l'ère néolibérale »

« Nous ne sommes pas le genre de groupe qui souhaite utiliser des mégaphones et faire des piquets de grève », avait annoncé le président de la nouvelle association *grassroots, Euclid Community Concerns* (ECC), au moment du lancement de cette dernière au début des années 1980. Dans cette banlieue proche de Cleveland, à Euclid, où les Africain·es-Américain·es

avaient commencé à s'installer massivement depuis les années 1970, des élites religieuses blanches, bientôt soutenues par des résident·es africain·es-américain·es, s'attaquèrent aux inégalités raciales qui se firent jour au sein de la ville. Si ECC fut décisive pour sortir les autorités locales blanches de leur déni quant au changement démographique d'Euclid, et pour amener la question de la ségrégation raciale en matière de logement et au sein des écoles publiques dans le débat public local, les formes d'action privilégiées par l'association sur le terrain semblent bien différentes de celles déployées auparavant dans les quartiers du centre de Cleveland et à travers le pays. S'appuyant sur un travail en archives et des entretiens d'histoire orale menés avec des acteur·trices clé de l'association, cette communication propose de revenir sur les actions privilégiées par ECC. Marquées par la recherche de dialogue et de « consensus » avec les autorités locales, et portant une attention particulière sur les comportements des individus, censés résorber un racisme structurel, ces actions laissent en effet entrevoir la façon dont l'idéologie néolibérale imprégna les répertoires d'action de militant·es engagé·es sur le terrain de la justice raciale dans le dernier quart de siècle et en banlieue. Après avoir brièvement décrit les initiatives de *community organizing* dans les quartiers de Cleveland au cours des années 1970, nous verrons comment ECC se structura en réaction à celles-ci pour favoriser une action dite « consensuelle », non-confrontationnelle, et visant à transformer les individus plutôt que les structures à l'origine des profondes inégalités raciales à Euclid.

Atelier 14 - Pouvoir et empouvoirement : une perspective écologique

jeudi 23 mai - 14h15-16h15 - salle B007

Organisation : Yves Figueiredo (Université Paris Cité, LARCA) et Mélanie Cournil (Sorbonne Université, HDEA).

Carolin Görzen (Sorbonne Université), “Landscape and Power”: Constructing California Environmentalism through the Camera”

In his seminal *Landscape and Power*, media theorist W.J.T. Mitchell defines landscape photography as “a body of cultural and economic practices” that influence “the formation of social identities” (p. 2, 2002). Building on Mitchell’s notion of photography as a powerful identity-building tool encompassing both art and commerce, this paper proposes a close examination of Californian outdoor photography in the decades around 1900, when the medium became intertwined with U.S. environmentalism. While there is little doubt about the camera’s capacity to produce enticing landscapes that would demarcate the idiosyncrasies of the American West and spur its economic development, I draw attention to the overlooked “communities of practice” (Wenger) and infrastructures operating beyond the camera. As wishful environmental discourses expanded, so too did photographic technologies that produced their very own ecological afterlives. Focusing on networks like the California Camera Club and the Sierra Club, this paper looks at the ecological footprint of the vast photographic production at Yosemite, where photographers tried out equipment, took group portraits for the state’s railroad companies, and regaled each other with stories of “vanishing” Indigenous peoples. Despite their promotion of both tourist marketing and land expropriation, the photographers successfully presented themselves as preservationists. I will argue that photography practices at Yosemite, especially in the shape of collective excursions, were not mere tourist jaunts, but rather, enactments of imperial place-making that assisted in colonizing

“wild” landscapes. They furthered a whitewashed, environmentalist portrayal of Californian photography that persists to this day.

Melanie Meunier (Université de Strasbourg), “The self-empowerment of American youth climate activists”

This paper will attempt to show that, despite the formidable power of the fossil fuel industry over the American economy and elected officials, young climate activists have mobilized en masse and succeeded in changing the conversation. Through their protests and their backing of pro-climate electoral candidates, these youths have raised awareness, helped force the issue onto the agenda and tilted the composition of Congress in favor of the progressive wing of the Democratic Party. I postulate that the recent sustained climate movements led by young Americans played an important role in the passage of the Inflation Reduction Act.

Today’s young adults and teens have grown up with gun violence, social unrest, soaring educational costs, an opioid epidemic, the pandemic, and extreme weather events. The heightened social insecurity, economic uncertainty, and environmental threat have combined to create a rather different worldview from that of preceding generations. Many harbor a sense of unfairness, bordering on anger, when it comes to the climate crisis. There is a feeling that baby boomers’ lifestyles and the policies they have implemented prioritize their own wellbeing over that of younger generations, not to mention that of the planet.

With extreme weather events multiplying and causing widespread devastation to all living things, young climate activists see inaction in terms of an existential crisis. They have channeled their energy into three main types of action: working outside the system to raise awareness; working inside the system by helping elect likeminded representatives; and by proposing pro-climate and climate justice policies. Scores of American youths have rallied, understanding that to bring real change, their strength lies in solidarity and in numbers. Networking through social media, they have inspired their peers to join in, thus developing their latent power. They have engaged in disruptive tactics, like picketing pro-fossil-fuel elected officials, and marching in the streets to raise awareness. They have also worked through the ballot box, supporting a diverse group of pro-climate candidates that represent the various racial and social groups of society. Two of the most prominent youth groups, Justice Democrats and the Sunrise Movement, helped elect more than half of the candidates they endorsed in the 2018 and 2020 elections, thereby strengthening the progressive wing of the Democratic Party.

Thirdly, to achieve the passage of a federal climate law, they sought to bring the Green New Deal into the mainstream, namely the idea that the climate and energy transition could not succeed without environmental and social justice. A climate transition without a safety net could result in much backlash, similar to the yellow vest movement in France. After years of rightwing ideological dominance or obstructionism, and a default stance of caution and moderation amongst establishment Democrats, the climate and social justice ideas of the progressives gained prominence. Interestingly, whereas climate policy was hardly mentioned during the 2016 presidential primaries, it was a major talking point in the 2020 campaign. Youth climate activists can take some credit for this important shift.

Tiphaine Calcoen (Université Bordeaux Montaigne), “Countercultural environmentalism and indigenous religions in the Sixties: empowerment and appropriation”

Bien que contestée récemment, l’historiographie traditionnelle du mouvement environnementaliste aux États-Unis identifie les années 1960 comme un moment charnière, au cours duquel certaines des premières mobilisations militantes voient le jour et la population

américaine dans son ensemble prend conscience des enjeux écologiques auxquels l'humanité fait face. Il est possible d'attribuer en partie à la contreculture dite « hippie » de cette longue décennie le mérite d'avoir disséminé une conscience écologique nouvelle, à une époque où le terme « écologie » lui-même n'est pas encore connu de tous et toutes. Fortement influencés par les révélations psychédéliques et par leur rejet généralisé de la modernité industrielle, les membres de la contreculture (pour la plupart de jeunes blancs issus de la classe moyenne ou supérieure) se dotent d'une philosophie nouvelle appelant à un mode de vie respectueux de la nature, et tentent de transcender le dualisme nature/culture. L'objectif de cette présentation est de démontrer que cette nouvelle conscience écologique s'est construite en partie à l'aide d'éléments issus de cultures amérindiennes, plus particulièrement d'éléments religieux ou spirituels. Il s'agit donc ici d'identifier dans les discours écologistes contreculturels une filiation autochtone, implicite ou revendiquée, qui se retrouve par exemple dans les prières à la Terre Mère prononcées sur les communes (communautés intentionnelles de la contreculture), dans la mobilisation du mythe de l'Indien naturel, ou encore dans une pseudo-spiritualité animiste alimentée par des références glanées dans Black Elk parle (Black Elk et John G. Neihardt) ou Don Juan : A Yaqui Way of Knowledge (Carlos Castaneda). Comme toujours lorsque des phénomènes d'appropriation culturelle sont constatés, les productions culturelles se font le théâtre de jeux de pouvoir : la définition même du phénomène d'appropriation culturelle reconnaît dans la mouvance hippie une majorité dominante qui emprunte des éléments issus d'une culture minoritaire, dans l'objectif d'en tirer un bénéfice, sans compensation ou reconnaissance, et souvent sans respecter l'intégrité des pratiques. Mais cet attrait de la contreculture pour les nations autochtones et leur rapport à la Terre aura également été l'occasion d'un empouvoirement pour ces populations dans les Sixties. La présentation démontrera ainsi que certaines nations et tribus se sont saisies de l'intérêt hippie en publicisant dans les milieux contreculturels les enjeux écologiques auxquelles elles ont été confrontées. L'exemple de la résistance Hopi et Navajo au projet d'extraction de charbon à ciel ouvert sur la terre sacrée de Black Mesa donnera ainsi à voir que, si l'appropriation hippie confère aux populations tribales une certaine agentivité, elle les enferme également dans des rôles de médiateurs sommés de se plier aux attentes, désirs, et besoin des populations blanches.

Phoebe Labat (Brown University), “Naunaumemoauke: Natural Disasters and Power in the Dawnland”

In the seventeenth and eighteenth centuries, natural disasters both integrated into and foreshadowed social and political conflicts between Indigenous and European communities throughout the Dawnland.¹ Eclipses and comets were omens of battle. Earthquakes prompted reflections upon death, sin, and social reform. Prayers for rain became political contests. At the same time, people who demonstrated influence over the natural world were venerated. A hurricane helped initiate the canonization of the first Mohawk saint. Healers of disease were sought after. Those who utilized the snowshoe in blizzards gained military power over their enemies. These are just some examples of how Indigenous and European communities mobilized natural disasters in contests over power.

The title of my presentation, “Naunaumemoauke,” is a Narragansett word for earthquake. Roger Williams recorded it in a letter to John Winthrop, in the spring of 1638, after an earthquake had surprised communities throughout northeastern North America. This knowledge exchange exemplifies the cross-cultural dialogues that natural disasters provoked.

Natural disasters, however, did more than spark dialogue. European communities mobilized ecological, geological, and astronomical processes, which they called “wonders,” to make political and spiritual inroads into Indigenous communities. Algonquian and Iroquoian communities used these same processes to resist colonization. While Williams recorded Naunumemoauke, he reflected on his hopes for the earthquake’s ability to convert the Narragansett to Christianity, such had been the success of Paul among the Greeks. For their part, the Narragansett elders informed Williams that earthquakes foreshadowed disease outbreaks, which they also associated with the advent of European colonization. While Williams was optimistic, Narragansett elders were circumspect and vigilant.

My presentation focuses on earthquakes that colonial and Indigenous communities experienced between 1638 and 1755 in northeastern North America. There were over half a dozen perceptible earthquakes in this scope of time. Notable ones occurred in 1638, 1663, 1705, 1727, 1744, and 1755. In examining accounts of these earthquakes, I argue that French and British colonists and missionaries leveraged natural disasters as evidence of the inferiority of Indigenous cosmogonies. Earthquakes reinvigorated attempts to convert Indigenous men and women, and subvert their political and spiritual leaders. Indigenous communities combined traditional ecological knowledge and syncretic spiritual knowledge to resist the inroads of missionaries and colonists. Ultimately, this history of the Dawnland is a chapter in my larger project investigating how Indigenous, African, and European peoples instrumentalized environmental disasters to renegotiate power throughout North America and the Greater Caribbean.

My research draws on missionary writings, earthquake sermons, Indigenous oral histories, Algonquian-language dictionaries and texts, letters, diaries, and early published histories to examine the pivotal role of natural disasters in contests over power in the Dawnland.

The scholarship of Robin Wall Kimmerer and Kim Tallbear has influenced my understanding of Indigenous metaphysics, while Lisa Brooks’s writings and mappings of the Dawnland guide how I analyze and incorporate Indigenous points of view. Merging these conversations with the historiography of early America, I explore how people, in collaboration with their recalcitrant and mysterious environments, made sense of and instrumentalized changes in the land.

Atelier 15 - L’empouvoirement, « cruel optimisme » ?

session 1 : jeudi 23 mai - 16h30-18h30 - salle E003

session 2 : vendredi 24 mai - 14h-16h - salle E003

Organisation : Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle) et Aliette Ventéjoux (Université Jean Monnet)

Mariana Teixeira Marques-Pujol (Université Toulouse Capitole), “Hired Girls, Working Girls: Silent Challenges to Power in *My Ántonia*.”

In a study on gender, power and narrative in Willa Cather’s *My Ántonia*, Marilee Lindemann states that “women’s voices [...] suffer from a crisis of location that dangerously diminishes

their ability to construct a counter-story" (Lindemann, 118) to the one proposed by the narrator Jim Burden. From this perspective, point of view is the main narrative tool that stifles the possibilities of Ántonia and the other "hired girls" to become agents of their own narratives. This paper aims at reassessing this assumption by arguing that such an apparent impossibility is composed of silent challenges to the established relations of power. I hope to demonstrate that it is what these female characters *do* – and not what they say – that allows them to contest the credibility of the narrator and the unpossessed status they seem to be relegated to. By looking into the flaws of Jim Burden's voice and their effects on the structure of the narrative, I intend to show that through their activities as workers, the young women in Cather's novel experience alternative forms of emancipation which eventually allow them to reinvent empowerment on their own terms.

Francie Crebs (EHESS), "Along the Edges – Margins and Narrative Structure in Edgar Allan Poe"

Edgar Allan Poe's declaration that "The death of a beautiful woman is, unquestionably, the most poetical topic in the world" would seem to relegate women to a totally marginal and subordinate place, stating implicitly that for the poet, the only woman worth writing about is a dead one. The problem is that women don't stay dead in Poe. This paper proposes to investigate how dead women come back to haunt the narrative, and the peculiar voices with which they do so, in three tales: "The Black Cat," where the dead body of the protagonist's wife is given voice through the ventriloquism of the cat; "The Fall of the House of Usher," in which the sounds of Madeline's escape from her tomb correspond with those described in the romance "The Mad Trist"; "Ligeia," where the female character literally has the last word, her name being the very last in the tale.

Ligeia's altered voice points us towards a different aspect of Poe's marginalized female characters, as hers has to do with narrative structure (a *mise en abyme* of the tale, manifesting its awareness of itself). Indeed, Poe's narrative theory contains a principle of dynamic interaction between margin and center, and the paper will look at this through the lens of another "dying woman" tale, "The Oval Portrait" in which frames and framing (and therefore also what is left outside the frame) structure the narrative as a whole, with an outlook on how such structures function in Poe's work more generally. The study of these structures reveals that Poe's work locates itself neither in the center nor in the margins, but rather just along the edges, in a strange non-place from which he is able to generate the uncanny power of his fiction. Finally, this will enable a reflection on Poe's marginal status in American Literature *vs.* his omnipresence in popular culture.

Jessica Jacquel (Université Paul Valéry Montpellier III), "A Descent into the Vortex(t): Powerlessness and Death in Poe's Gothic Sea Stories."

Drawing from Michel Foucault's definition of heterotopia, this paper examines how Poe's depiction of the sea as a heterotopian space of absolute powerlessness and death challenges nineteenth-century systems of power. According to Michel Foucault, "the ship is the heterotopia

par excellence”, this “other” place which provides a possible alternative to society’s rules and power dynamics.

The Narrative of Arthur Gordon Pym, “MS Found in a Bottle” and “A Descent into the Maelström” are three sea stories which end with the depiction of an inescapable vortex revealing to the characters and to the reader(s) the ephemeral, or even illusory, nature of power, be it within the family, the nation or the text itself. Poe’s sea stories are twofold narratives. They mirror the popular literature of the time, marked by a propensity for sensationalism, racial stereotypes and images of horror. Yet, the metafictional dimension of the text points to other, deeper, meanings while exploring the triangular relationship between the author, the reader and the text.

In this new literary paradigm, the figure of the author is diluted in a number of impossible or anonymous narrators while the reader(s) struggle to grasp the intricacies of a text that is profoundly polyphonic and polysemic. Poe draws the attention of the reader to the text as a vortex(t) paradoxically represented as a powerful current of both destruction and creation. Ultimately, neither the author nor the reader has absolute power over the text, which outlives everyone and everything else, its meaning enclosed in a bottle in a vast ocean of possibilities and possible readings.

Emma Thiébaut (Université Paris-Cité), « Lo(o)ser lovers: renoncement et devenir-animal de la queerness dans “Amanda Todd” (1896) et “Coronation” (1913) de Mary E. Wilkins Freeman »

A contre-courant des discours de “fierté” et d’”empouvoirement” qui guident aujourd’hui plusieurs courants du mouvement L.G.B.T.Q.+, l’autrice queer Mary E. Wilkins Freeman (1852-1930) a proposé dans certaines de ses nouvelles une identité queer qui consiste en un renoncement à toute forme de contrôle, de dignité et d’humanité. Jim et Amanda, les zéros-héros de “Coronation” et “Amanda Todd: the Friend of Cats”, qui aiment sans retour, sont exclus de la communauté humaine et s’extraient de leur espèce en ne participant pas à sa reproduction et en lui préférant des meutes de chats, viennent incarner une subjectivité amoureuse queer et post-humaine inscrite à la fois dans un imaginaire christique et dans l’éthos du florissant mouvement de défense des animaux, mais teintée de l’humour cruel de Freeman. Rien n’est “empouvoirant” dans ces textes; la seule possibilité d’à peine survivre pour ces déviants pleins d’amour prend la forme d’un devenir-animal palliatif. Dans mon analyse des deux nouvelles de Freeman, j’ai l’intention de délinéer le potentiel esthétique et politique de la queerness perçue comme un échec ou un renoncement dans le paysage littéraire américain de la fin du 19e siècle, et dans l’activisme L.G.B.T.Q.+ contemporain.

Pierre-Antoine Pellerin (Université Jean-Moulin, Lyon 3), « ‘From Rags to Riches’? Le refus de l’empouvoirement dans *You Can’t Win* (1926) de Jack Black »

Si les romans d’Horatio Alger Jr. alimentent le mythe du succès et du *self-made man* aux Etats-Unis au tournant du 20^e siècle, *You Can’t Win* (1926) de Jack Black donne à voir l’envers de cette fiction fondatrice. Contrairement à Ragged Dick, héros éponyme d’Alger et archétype du genre que l’anglais décrit par l’expression « rags to riches », le protagoniste de ce

récit autobiographique ne parvient ni ne cherche à s'élever sur l'échelle sociale ; au contraire, Black embrasse rapidement une vie faite de mauvais coups et de mauvaises fréquentations, explorant au passage les bas-fonds de cette Amérique en voie d'industrialisation : « Before my twentieth birthday, I was in the dock of a criminal court [...]. I had become a snapper-up of small things, a tapper of tills, a street-door sneak thief, a prowler of cheap lodging house, and at last a promising burglar in a small way » (17). Comme le remarque William S. Burroughs dans l'avant-propos, le titre du récit est révélateur de l'ethos qui s'y développe : « You Can't Win? Well, who can? Winners take nothing. Would he have been better off having spent his life at some full-time job? » (12). Le jeu de la réussite n'en vaut pas la chandelle, semble dire l'auteur, et le refus d'y participer signe un *ethos* singulier qui, faisant la part belle à l'oisiveté, à l'errance et à l'échec, n'est pas sans rappeler celui du Bartleby de Melville.

Loin de l'agitation de celles et ceux qui entretiennent l'espoir méritocratique et souscrivent à la logique darwiniste qui le sous-tend, les personnages du roman semblent avoir tourné le dos aux rêves de bonheur domestique, ainsi qu'à la félicité supposée de la vie conjugale et familiale : « I have no money, no wife, no auto. I have no dog. I have neither a radio set nor a rubber plan – I have no troubles » (263). Le récit peut donc se lire comme une critique de l'illusion de la vie meilleure à venir et des déceptions cruelles auxquelles la logique de l'empouvoiement peut aboutir (Berlant, 2011). Il ne suit pas la trajectoire de l'ascension sociale (« from rags to riches ») ou celle tout aussi édifiante de la descente aux enfers (à la façon du *temperance novel*), mais celle de la divagation et du vagabondage. A rebours de l'image d'Epinal du pauvre méritant véhiculée par les récits d'Alger, le Lumprolétariat qu'il décrit apparaît libéré de tout optimisme naïf, sans pour autant sombrer dans un pessimisme défaitiste.

Face à la logique d'empouvoiement individuel sur laquelle se fonde la démocratie américaine et le capitalisme entrepreneurial qui l'accompagne, Jack Black donne en effet à voir l'entraide et la solidarité communautaire entre « Johnsons », nom que se donnent alors les clochards et les marginaux en tous genres qui errent dans la jungle urbaine des grandes villes de l'Ouest américain. Dans ces zones qui échappent *au* pouvoir, *le* pouvoir est redistribué suivant des codes (d'honneur ou d'entraide) spécifiques auxquels le narrateur prend soin d'initier le lecteur. Dans la longue tradition américaine des *tricksters* et des *tinkers*, il vit de débrouille et de roublardise, et fait de l'échec le signe d'une vie pleinement vécue, loin des promesses du rêve américain. Et de cette vie de menus larcins et de séjours derrière les barreaux, il tire un seul et simple enseignement que nous analyserons à travers le prisme de ce « cruel optimism » dont parle Berlant : « All I can say with certainty is that kindness begets kindness, and cruelty begets cruelty » (261).

Aliette Ventéjoux (Université Jean Monnet), “From a Nice Condo to Operation Mayhem: Rethinking Power Structures in *Fight Club* by Chuck Palahniuk”

“Maybe self-improvement isn’t the answer.

Tyler never knew his father.

Maybe self-destruction is the answer.” (FC, 49)

Mocking and distorting American values, *Fight Club*’s narrator forces the readers to rethink the structures of empowerment in contemporary American society. He is an “insomniac office-

worker, a disillusioned, fragmented, and dissociated young man,” a “domesticated, relatively affluent, white office-worker [...] ‘radicalized’ by socioeconomic and cultural, rather than religious, influences,” (Quiney 329) whose evolution from an average middle-class white man to anarcho-terrorist is depicted in the novel. What some might describe as a fall is portrayed as a redemption and escape from the emptiness and disillusionment of domesticated life, a life sold by society as the goal one should achieve. This talk will show how the shift of power that occurs in *Fight Club*, from social class to physicality, questions the idea of empowerment through social achievement. From a stable job to the margins of society, both literally and metaphorically, *Fight Club*’s narrator gives, if not a voice, at least a thickness, to losers.

Julie Momméja (Université de Lorraine), « ‘I come from Cyberspace, the new home of Mind’ : le cyberespace comme territoire d’empouvoirement individuel »

Governments of the Industrial World, you weary giants of flesh and steel, I come from Cyberspace, the new home of Mind. On behalf of the future, I ask you of the past to leave us alone. You are not welcome among us. You have no sovereignty where we gather. (Barlow 1996)

C'est en 1996 que John Perry Barlow, parolier des Grateful Dead, groupe rock psychédélique de San Francisco, propriétaire d'un ranch dans le Wyoming et co-fondateur de l'*Electronic Frontier Foundation*, organisation luttant pour le respect des droits des citoyens en ligne, publie *A Declaration of the Independence of Cyberspace*. À travers ce texte emblématique de la cyberculture (Markoff 2005 ; Turner 2006), Barlow prouve que les technologies numériques ont cessé d'être des emblèmes de la bureaucratie américaine pour devenir, au contraire, des outils démocratiques d'empouvoirement depuis les marges, *cool car modulables*, permettant la désobéissance civile (*dissent*) face à un pouvoir centralisé jugé liberticide (Momméja 2021).

Cet article propose d'analyser comment, dès la fin des années 1970 et dans un contexte de révolution sociale et technologique, l'ordinateur personnel donne accès à une hétérotopie, un nouvel espace-temps en rupture, hors des cadres établis (Foucault 1967) au travers d'une quête d'autonomie individuelle sous forme de *self-help* et de *Do It Yourself* (Frau-Meigs 2001). Ce faisant, et dans une logique libertarienne issue de l'utopie contreculturelle des décennies précédentes, les espaces de discussions en ligne qui voient le jour dans les années 1980 donnent à voir une volonté d'application de la liberté d'expression garantie, hors ligne, par le Premier Amendement à la Constitution ratifié en 1791.

Différents exemples de communautés virtuelles (The WELL créé en 1985 par Larry Brilliant et Stewart Brand) et de forums de discussions alternatifs (Usenet Alt. Groups imaginés par John Gilmore et Brian Reid dès 1987) permettront de mettre en exergue cette prise de pouvoir par leurs membres, désireux de s'affranchir des hiérarchies, normes et tabous de la culture *mainstream* au sein d'espaces de discussions libres, hors de tout contrôle, si ce n'est celui d'une autorégulation espérée par ses membres (Barlow 1996 ; Gilmore 2018).

« Computers and their programs are tools. They empower. » (Brand 1984)

Prenant appui sur des travaux de recherche menés en civilisation nord-américaine et en sciences de l'information et de la communication, mais également basée sur des rencontres et

entretiens conduits auprès des pionniers de la contreculture et de la cyberculture dans la Baie de San Francisco, la présentation reviendra sur les enjeux historiques et contemporains du cyberespace. Elle montrera aussi comment l'optimisme utopique et le désir d'empouvoirement des pionniers de cette hétérotopie, « frontière » numérique puis virtuelle, se retrouvent tôt confrontés aux réalités et régulations du monde hors ligne, mettant alors à mal les idéaux cyberculturels des débuts de ce « territoire augmenté » (Musso 2010).

Atelier 16 - Effigies du pouvoir, pouvoir des effigies : représentations matérielles du corps du pouvoir dans les arts et la littérature

vendredi 24 mai - 14h-16h - salle E007

Organisation : Lucille Hagège (Sciences Po Rennes) et Valentine Vasak (Lycée Joliot Curie de Nanterre)

Hélène Valance (Université de Bourgogne Franche-Comté) : « Cut-outs: Une histoire politique des poupées de papier »

Parce qu'elles appartiennent au monde de l'enfance et de l'éphémère, les poupées de papier apparaissent à première vue comme de fragiles effigies, sans grande valeur politique ou historique. Mais ces objets *a priori* légers et marginaux se révèlent pourtant chargés de lourds enjeux : ils invitent à rejouer les grands épisodes du récit national, comme la traversée du Delaware par Washington pendant la guerre d'Indépendance ou la découverte du continent nord-américain, à participer à l'actualité géopolitique de leur temps, en découpant par exemple les figures des monarques du monde entier, ou encore à s'approprier les costumes et uniformes de peuples plus ou moins lointains. Cette communication examinera les poupées de papier produites du 19^{ème} siècle à nos jours par les artistes étatsunien.ne.s, en interrogeant ces objets comme des champs d'exercice du pouvoir politique au sens large.

La matérialité même du papier et les gestes que suscite le tracé des poupées accordent en effet une certaine forme de pouvoir à celles et ceux qui les pratiquent : découper, plier, habiller et déshabiller, désassembler et réassembler, et manipuler à l'infini les corps de papier ouvre un vaste champ de liberté à celles et ceux qui s'adonnent au jeu. Cette prise en main peut aboutir à une forme d'adhésion et d'intériorisation du discours dominant, voire à une mise en œuvre symbolique de la violence envers les dominé.e.s : les corps réduits à leur plus simple définition, dans une imagerie bien souvent stéréotypée, subissent passivement l'imposition de vêtements et d'attributs censés résumer leur identité. Mais ce qui fait aussi la puissance paradoxale de ces objets, c'est justement le principe fondamentalement ouvert du jeu, allié à la versatilité du papier : une fois entre les mains des joueuses et joueurs, les poupées de papier peuvent être retournées contre leur intention première, et la satire peut prendre le pas sur le stéréotype.



« Washington Crossing the Delaware » (d'après Emmanuel Leutze), *Boston Sunday Globe*, 16 février 1896

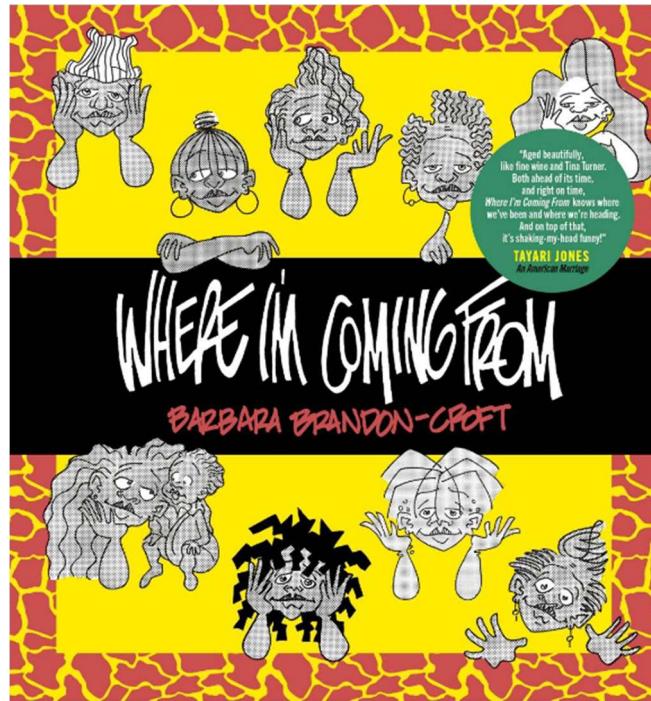


Jaune Quick-to-See Smith, *Paper Dolls for a Post-Columbian World with Ensembles Contributed by the US Government*, 1991

Hélène Tison (Université de Tours): « Barbara Brandon-Croft's talking heads – a black woman's power to counter stereotypes »

In 1991, pioneering cartoonist Barbara Brandon-Croft in 1991 became the “first Black” woman (as she ironically deplored at the time in one of her vignettes) to have a mainstream syndicated strip. *Where I'm Coming From* (1991-2005) features nine recurring characters, a group of adult African American women (two more firsts in US comics) who, in discussing their everyday lives and current events, tackle a large spectrum of very political issues.

From the start, Brandon-Croft's graphic and narrative choices were revealing of how she situated herself and her work: eschewing the dominant comics convention of representing women as minor characters and hyper-sexualized figures, she drew them as talking heads (with expressive hands), a deliberate feminist decision as she explained in a 1992 profile: “I'm tired of women being summed up by their body parts. (...) I'm interested in giving my women a little more dignity. I want folks to understand that women — in addition to breasts — have ideas and opinions. Look us in the eye and hear what we're saying, please! (quoted in Brandon-Croft 2023, 21) Furthermore, her work speaks to how black bodies in the United States have historically been exploited and brutalized, while the seats of intelligence, black faces and heads, have been forgotten, denigrated and of course, in comics and other cultural productions, caricatured and dehumanized. Barbara Brandon-Croft created her own codes of representation and thus offered a welcome counterpoint to the misogynistic and racist caricatures that were still pervasive in the years when she produced *Where I'm Coming From*. Although the outside world (including, therefore, males and white people) was frequently debated by her characters, Brandon-Croft created a parallel universe, a visually separatist space that is profoundly political.



Valentine Vasak (Lycée Joliot-Curie de Nanterre, VALE UR 4085) : « “People who don’t drink Wilkins Coffee just blow-up sometimes”: purchasing power and puppet punishment in Jim Henson’s commercials ».

From Gisèle Vienne’s *Jerk* to Old Trout Puppet Company’s *Famous Puppet Death Scenes*, the brutalization of the puppet’s body has become a staple of contemporary object performance. Whether disturbing, hilarious or both, such works are devised for the specific context of the stage, where serialized killings are presented to audiences who are likely to have already been confronted to the “aggro effects” (Edward Bond) of avant-garde performance. Yet, in the late 1950’s, the repeated punishment of little plush people made it to mainstream television. Animator and puppeteer Jim Henson, who later became a household name and children’s favorite with *The Muppets* or *Sesame Street*, created more than 150 commercials for Wilkins Coffee between 1957 and 1961. In many of these, two shapeless puppets named Wilkins and Wontkins follow an immutable script: Wontkins won’t drink Wilkins coffee thus Wilkins will kill. Like advertising avatars of Brecht’s Yeasayer and Naysayer, Henson’s puppets question the consequences of accepting and refusing. Created in an era of dramatic economic growth, these 8-second commercials confront spectators with the capital punishment of those who won’t abide by the rules of capitalism: purchase. The non-compliant consumer is punished in effigy and the crowd cheers. As a result, the coercive nature of advertising is presented head-on but through the proxy of the puppets, harm is resemanticized as harmless: whole families sit to watch Wontkins rise from the ashes only to be murdered again. This paper will interrogate the proxy function of the puppet in the unique blend of these coffee ads in order to investigate why puppets and murder make for killer commercials.



Atelier 17 - Lire à haute(s) voix : jeux et enjeux de pouvoir dans les voix du texte littéraire

jeudi 22 mai - 15h-17h - salle E006

Organisation : Maud Bougerol (Université de Rouen) et Christelle Ha Soon-Lahaye (Université de Versailles Saint Quentin-en-Yvelines)

Elise Angioi (Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis), “Lire la poésie plurilingue nord-américaine à voix haute : pouvoir du texte, pouvoir du lecteur”

Abstract : À partir d'une enquête empirique en cours sur la lecture de la poésie plurilingue nord-américaine, cette communication explorera quelles dynamiques de pouvoir se développent entre poème plurilingue et lecteur au moment de la lecture silencieuse et à voix haute. Les poésies plurilingues de notre corpus (Caroline Bergvall, Natalie Diaz, LaTasha Diggs, Erín Moure, NourbeSe Philip) questionnent toutes la légitimité de la dominance de la langue anglo-américaine en la subvertissant et en donnant à lire des langues et voix qui ont été minorisées par des processus (néo-)coloniaux. Si les poèmes redistribuent déjà les dynamiques de pouvoir entre langues dites dominantes et dominées, ils impliquent également le lecteur dans ce processus. En effet, les poèmes soulignent la singularité de chaque lecteur face aux langues et à leur potentielle opacité, de sorte que les lecteurs deviennent co-énonciateurs, voire même co-créateurs du poème lors de la lecture (Suchet 2014, Tidigs et Huss 2017). Pour étudier ce phénomène, nous menons une enquête empirique qui consiste à faire lire un poème plurilingue à un lecteur silencieusement, puis à voix haute : la lecture est suivie d'un entretien sur l'expérience du lecteur. Par la lecture, notamment à voix haute, les lecteurs sont menés à faire l'expérience des voix et langues dominées et dominantes du poème, tout en situant leur propre voix dans ces relations de pouvoir. Comment les lecteurs font-ils l'expérience de ces relations de pouvoir ? Quel pouvoir le poème a-t-il sur le lecteur ? En conséquence, de quel pouvoir les lecteurs se font-ils les acteurs et quel pouvoir exercent-ils eux-mêmes sur le poème ? Nous verrons que les poèmes et leur lecture à voix haute sensibilisent souvent les lecteurs aux relations de pouvoir qui s'y présentent. Nous examinerons ainsi comment cette sensibilisation chez les lecteurs se manifeste dans leur identification des langues, leur perception de la relation entre l'anglais et les autres langues, et leur propre implication dans la lecture, notamment à voix haute, et les stratégies de prononciation qui en découlent.

Nawelle Lechevalier-Bekadar (Université Bretagne-Sud), “Scripted identities and self orientalisation in Charles Yu's *Interior Chinatown*.”

Charles Yu's *Interior Chinatown* (National Book Award 2020) deals with Willis Wu, a young Taiwanese American man living in a Chinatown SRO, who dreams of becoming the next "Kung Fu Guy" on *Black and White*, a tacky police procedural.

The text presents itself under the guise of a screenplay which points to a metafictional structure investigating the notion of racial identity as necessarily "scripted". It highlights the difficulty of Asian Americans at large to exist beyond the confines of predefined roles that condemn individuals from Asian backgrounds to constantly being viewed as "fresh off the boat" immigrants, "Chinamen" or "generic Asian guys."

The novel offers a complex critique of how western mainstream productions craft crippling portrayals of Asian cultures, but also questions Asian Americans' influential role in the marginalization of their own identities. If the text initially criticizes Willis Wu's lack of ambition to grow out of the clichés conveyed on the screen, it soon stages the protagonist's gradual emancipation from the spatial and symbolic Chinatown he was locked in, paving the way for an empowering restauration of his own sense of self and political identity.

More generally, the novel raises the question of alternative minorities in a country that understands diversity only if it is discussed within the frame of a binary confrontation between Blacks and Whites. It focuses on a set of characters who keep "falling out of the story" and are excluded from cultural representations, but most importantly from the great North American historical narrative. *Interior Chinatown*, as a screenplay and as an award-winning novel, playfully allows Asian American identity to finally take center stage.

Hanna Hadjadj (Université Paris 8), Polyphonie haptique, ou matérialisation des dynamiques de pouvoir dans le texte

Le roman néo-matérialiste (*New-Materialism Novel*, Tomasula) *VAS : An Opera in Flatland* (2002) du romancier américain Steve Tomasula rejoue le dialogisme bakhtinien à un niveau visuel et matériel intense, renégociant sempiternellement les dynamiques de pouvoir entre les différents de discours dans le texte. En effet, l'intense réflexion d'un homme prénommé Square qui, pour préserver la santé de sa femme Circle après une grossesse compliquée et une fausse couche traumatique, prend la décision d'avoir recours à une vasectomie, est mêlée dans le roman à une parodie d'encyclopédie et de discours scientifique. Le roman est ainsi sous-tendu par une interaction constante entre une voix narrative principale en focalisation interne à la troisième personne et une ingérence dans une voix présentée comme scientifique dont l'autorité est pourtant constamment sapée par la mise en page. C'est le cas par l'intégration de ce discours dans des présentations généralement associées à l'enfance ou à la culture populaire comme la bande dessinée, ou par le cryptage dans une présentation pseudo-scientifique de remarques méta-textuelles sur sa prétendue autorité : les notes de bas de page sont ainsi investies non seulement par des citations MLA mais aussi par une interrogation sur la ventriloquie à l'oeuvre au sein de cette batterie de notes. Par cet entremêlement hypermédiarique de voix et par la texture matérielle (a minima visuelle) que le livre leur confère, le roman engage non-seulement une réflexion sur le biopouvoir (au sens foucaldien) au XXe siècle auquel se confronte un personnage en pleine réflexion sur l'éthique du contrôle de la natalité, mais aussi une remise en question de canons littéraires romanesques devenus potentiellement désuets. Cette communication se propose donc d'analyser comment le dialogisme prétendument intrinsèque au roman est renégocié par la matérialisation des voix dans l'espace du livre, et par conséquent, comment cette hypermédiation des voix remet en jeu les dynamiques de pouvoir dans le texte.

Atelier 18 - Comment la fiction spéculative peut-elle illustrer et questionner les dynamiques de pouvoir ?

Organisation : Mélanie Joseph-Vilain, Indiana Lods et Marine Paquereau (Université de Bourgogne)

session 1 : jeudi 23 mai - 14h15-16h15 - salle E013
session 2 : jeudi 23 mai - 16h30-18h30 - salle E013

Amélie Macaud (Université Rouen Normandie) « La difficile distribution d'une collection de livres de science-fiction par Le Sagittaire en 1975-77 »

Je souhaite proposer une communication qui abordera la fiction spéculative et son rapport au pouvoir à travers un exemple de réception transatlantique, et les difficultés de production et distribution d'une collection de science-fiction dans les années 1970.

La réception transatlantique des ouvrages de science-fiction est alors assez populaire pour que certaines maisons d'édition indépendantes comme Champ Libre ou les Humanoïdes Associés s'emparent de ce genre. En 1975, la maison d'édition Le Sagittaire – imprint ou filiale éditoriale de Grasset – crée elle aussi une collection de science-fiction nommée « Contre Coup ». Philip K. Dick, Kurt Vonnegut, Barry N. Malzberg, se partagent les honneurs de cette collection.

L'étude des fonds d'archives d'un des éditeurs du Sagittaire, Gérard Guégan, permettra d'illustrer les difficultés de production et de distribution de ces œuvres, en abordant le rôle des imprimeurs et d'Alain Le Saux, le directeur artistique du Sagittaire, mais aussi celui des représentants et des libraires.

Nous nous demanderons pourquoi ces œuvres n'ont pu trouver leur lectorat dans la France des années 1970, et questionnerons les stratégies mises en place par les filiales de grandes maisons d'édition, qui doivent subir les rapports de pouvoir mais aussi les idées reçues, dans l'espérance de voir publiées des œuvres parfois peu ou mal considérées.

Mallory Trocadero (Université Rennes 2) « *Everything for Everyone* : Archives pour des futurs libérateurs. »

Cette communication aura pour objet le récit postapocalyptique *Everything for Everyone : an Oral History of the New York Commune 2052-2072* de Eman Abdelhadi et M.E. O'Brien (2022). À l'instar des récits appartenant à ce genre littéraire, ce récit « convoqu[e] un au-delà qui révèle la destructivité de notre histoire et symétriquement [inscrit] dans le temps la promesse d'un autre monde » (Engélibert). Mais quel(s) « monde(s) » promettent ces récits ? Dans leur article « Worlding beyond 'the' 'end' of 'the world': white apocalyptic visions and BIPOC futurisms », Audra Mitchell et Aadita Chaudhury avancent l'hypothèse de mondes qui, s'ils ne participent pas à sa préservation, ne remettent que timidement en question la blancheur (*whiteness*), ses institutions et privilégiés. En partant de ce postulat, j'avancerai que *Everything for Everyone* propose une vision décolonisée/satrice de l'apocalypse et de son après, et ouvre la voie aux questions suivantes : que qualifie-t-on d'apocalypse ? Quel « monde » et quelle « humanité » s'agit-il de sauver, et à quel prix ? Je ferai appel au concept d'ensauvagement tel que défini par Jack Halberstam afin de considérer l'apocalypse et les mondes postapocalyptiques en dehors des cadres idéologiques du capitalisme et de la suprématie blanche. Par le biais d'archives spéculatives, Abdelhadi et O'Brien proposent ce que j'appellerai une historiographie ensauvagée de notre présent par l'inclusion dans leur récit des personnes qui seraient autrement « left out of the narrative of rebuilding society » (Colebrook).

Yves Gardes (Université Rouen Normandie) « Subversion métaphysique et résistance politique dans *Future Home of the Living God* de Louise Erdrich (2017) ».

Cette communication propose d'étudier la subversion métaphysique et la dynamique de pouvoir dans *Future Home of the Living God* de Louise Erdrich, et s'attache à montrer comment la fiction spéculative articule avec efficacité les questionnements liés aux structures de pouvoir à travers la transformation de la réalité et de l'existence humaine. L'étude analyse d'abord la réalité altérée du roman, où les changements écologiques et naturels symbolisent la fluidité du pouvoir et de la vérité, remettant en question les perceptions traditionnelles de l'autorité et la notion même de vérité absolue.

Le personnage principal, Cedar Songmaker, est examiné dans sa quête métaphysique d'identité et d'autonomie au sein d'un régime oppressif, illustrant sa lutte pour trouver un sens de soi dans un monde en mutation. L'étude souligne également la manière dont le roman aborde la spiritualité, en particulier celle liée aux origines amérindiennes de Cedar, pour présenter des interprétations alternatives de la réalité et offrir un contrepoint aux structures autoritaires.

Enfin, la communication cherche à montrer comment *Future Home of the Living God* utilise des thèmes métaphysiques pour défier les dynamiques de pouvoir, se présentant comme un outil de critique sociale et politique qui offre une perspective nouvelle et complexe sur la société et l'expérience humaine, essentielle pour comprendre les mécanismes de pouvoir contemporains.

Claire Salles (Paris 3 Sorbonne Nouvelle) « Des livres mais pas des films ? Chercher et trouver la science-fiction féministe ».

Les penseuses du cinéma qui se sont intéressées à la science-fiction produite aux États-Unis dans une perspective féministe font le constat répété de l'inexistence d'un cinéma féministe de science-fiction, en comparaison explicite avec une littérature féministe de science-fiction beaucoup plus développée. E. Ann Kaplan a donné une nouvelle actualité à cette comparaison en l'inscrivant dans le contexte de l'écocide. En tant que chercheuse en études cinématographiques et audiovisuelles, je propose d'en déplier les enjeux.

Un premier niveau de lecture est heuristique. Ces discours font de la littérature spéculative un moyen privilégié d'articulation de la pensée en lien avec les dynamiques de pouvoir. La comparaison est l'occasion de mettre en lumière les questions de genre, de classe et de race (principalement) que les autrices souhaitent rendre incontournables dans leur champ disciplinaire.

À un second niveau, il faut ancrer ce constat portant sur les récits vers le plan matériel de production et de diffusion : c'est pour des raisons concrètes d'accès barré aux financements que le cinéma féministe de science-fiction peine à émerger. Mais c'est alors le système du cinéma dominant qui est à interroger. On peut donc questionner la quête d'un cinéma féministe de science-fiction qui s'est faite dans les termes de la norme.

Dès lors s'ouvre une redéfinition de ce que l'on désigne par « production cinématographique » : une méthodologie doit continuer à s'inventer pour que le cinéma féministe de science-fiction ne se pense plus sans les projets inachevés ou peu diffusés, les œuvres circulant dans les mondes de l'art contemporain, les clips, les bricolages underground, ou encore les formes ordinaires de création de contenus audiovisuels (stories, boucles TikTok).

Guillaume Dupetit (Université Gustave Eiffel) « Le signifyin' musical, un enjeu pour la création afrofuturiste ? »

Le *signifyin'* représente un des procédés rhétoriques issus du *black english* par lequel la codification des termes employés par un locuteur face à son assemblée et le déplacement subséquent de leur signification provoque intentionnellement une rupture entre le langage et la parole, le mot et son sens. Largement théorisé par de nombreux spécialistes du vernaculaire africain-américain, il représente selon Henry Louis Gates, une façon de « supplanter le concept associé au terme reçu, [et ainsi] créer un jeu de mot homonymique du type le plus profond, produisant une différence de sens pour le reste des locuteurs de la communauté anglaise ».

Plus largement qu'une provocation indirecte du locuteur, le *signifyin'* peut, en certains cas, viser au déplacement de valeurs préétablies et représenter alors un véritable atout du contre-récit, du contre-pouvoir. Ce complexe acte de langage se joue à la fois de l'usage formel du langage et de ses conventions, « des conventions établies, du moins officiellement, par la classe moyenne des blancs », affirme Gates. Si selon Greg Tate, cette notion peut de prime abord « sembler être un peu limitée à l'exclusivité du texte, » elle n'en irrigue pas moins un vaste ensemble de productions culturelles et guide profondément une franchise riche de la création musicale. Cette communication se propose alors d'établir un portrait de ce *signifyin' musical*, à la fois héritier de cette longue tradition qui déstabilise les codes, les postures, les attentes et multiplie les niveaux de lecture, et aussi instigateur d'une pensée créative à l'œuvre dans l'afrofuturisme.

Atelier 19 - Littérature sous influence : stratégies textuelles de l'emprise

jeudi 23 mai - 9h-11h - salle E013

Organisation : Nawelle Lechevalier-Bekadar et Pauline Pilote (Université Bretagne Sud)

Édouard Marsoin (Université Paris Cité), « *Mary Lyndon; or, Revelations of a Life* (1855) : Physiologie d'un mariage *antebellum* »

Mary Gove Nichols, connue pour sa défense des droits des femmes et pour avoir fondé une clinique d'hydrothérapie à New York en 1851, publia en 1855 un roman autobiographique intitulé *Mary Lyndon; or, Revelations of a Life: An Autobiography*, qui décrit la quête de ce que la narratrice appelle « une vie vraie » (« a true life », p. 167). Son récit, qui suit un cheminement narratif relativement classique d'emprise à déprise, de subjection à empouvoirement, raconte sa longue expérience de la maladie, son attrait juvénile pour le Quakerisme, et surtout la forme d'esclavage que constitue son premier mariage avec Albert Hurvey, arrangé par son oncle.

La critique du mariage qui en découle met l'accent à la fois sur le statut légal du mariage et sur la vie corporelle. La narratrice s'intéresse à la régulation des corps féminins prisonniers des « mailles de la loi » (« the meshes of the law », p. 265), car c'est toute la vitalité de son existence (« my life's life », p. 171) qui se trouve étouffée par les lois du mariage. (Dans le Massachusetts, où l'autrice épousa son premier époux, le *Married Women's Property Act* ne fut voté qu'en 1855.) Si sa description de l'emprise légale qui caractérise les rapports de possession du mari sur son épouse, fondée sur la comparaison de la condition de femme mariée à la condition d'esclave, est relativement commune à l'époque parmi les militantes pour les droits des femmes – on la trouve, par exemple, chez Margaret Fuller dans *Woman in the*

Nineteenth Century (1845) –, l'originalité de Nichols est de revendiquer un droit de jouissance propre face à cette condition de « putain légale » (« legal harlot », p. 214) : « I began to see that I was a being—that I had the right first to live, and second to enjoy life in some degree » (p. 129). Après qu'elle eut fui son mari, sa véritable « émancipation » (p. 150) passe alors par la maîtrise d'un autre type de loi : les « lois de la santé » (« the laws of health », p. 14, 306, 317). Si la narratrice condamne la « piété ascétique » des Quakers, décrite comme force de mort (« the death that ascetic morality has wrought for the human heart », p. 58), elle se définit néanmoins toujours à la fin de son récit comme « ascétique » (p. 339). C'est qu'en réalité un changement d'ascèse a eu lieu, vers une ascèse « vraie », fondée sur un singulier mélange de principes transcendalistes (que viennent illustrer deux Transcendantalistes venus d'Angleterre, ainsi qu'un avatar de Bronson Alcott), de préceptes diététiques végétariens inspirés de Sylvester Graham, et de pratiques hygiéniques et thérapeutiques liées à la force de l'eau (l'hydrothérapie, ou « water-cure », dont la narratrice fait sa profession).

Ce mouvement d'empouvoirement féminin s'articule ainsi de manière originale autour de trois types de loi : la loi juridique (« the law of the land », p. 314), la loi du propre (« her own life-law », p. 386), et les lois de la santé, en une physiologie critique qui confronte deux types de biopolitique. En effet, cela revient pour la narratrice à lutter contre une forme de biopolitique (le statut légal et moral du mariage) en faisant usage d'une autre : la déprise du corps féminin passe par des techniques du corps inspirés de divers mouvements de réforme (Grahamisme et hygiénisme) que Kyla Tompkins a définis comme des formes de biopolitique localisées et dispersées visant la production de sujets américains autonomes et sains.

Sophie Chapuis (Université Jean Monnet, Saint-Etienne), “Resistance under influence: the power of sleep in *My Year of Rest and Relaxation* by Ottessa Moshfegh”

“I wanted a cocktail that would arrest my imagination and put me into a deep, boring, inert sleep.” Ambien, Seconol, Placidyl, Theraflu, Solfoton, Dimetapp, Infermiterol, Nembutal are just a few of the great variety of drugs the heroin of Ottessa Moshfegh’s novel *My Year of Rest and Relaxation* (2018) consistently takes every single day to conduct her experiment: sleeping away most of the years 2000-2001. The radicality of the project emanates from a desire to withdraw from society, seek apathy, detachment and abandonment thanks to an entirely medicated existence. This experiment results in a non-plotted novel that reads like the chronicle of a woman who has lost all form of agency and control, being actuated only by the drugs her psychiatrist she has entrusted her life with gives her. Desperately seeking to un-feel, un-create, un-imagine by getting numb necessarily results in multiple blackouts but most of all in blissful oblivion and abolition of time. Though published in 2018, the novel offers a backward glance at the year 2000 and the haze in which the heroin evolves is at large suggestive of the lull the country was in, months before 9/11. Indeed, the narrator awakens from her “hibernation” on the day of the attack, the final pages ushering in a new era both for the protagonist and the United States. *My Year of Rest and Relaxation* offers a critical reexamining of the turn of the century and posits self-alienation and self-destruction as prevalent modalities of existence. In late 20th-century capitalism, we argue that the project of withdrawing totally from a hyper-connected world is a political gesture, sleep turning into a weapon of passive resistance.

Gaëlle Debeaux (Université Rennes 2), « À qui appartient le monde ? Emprise et perte de pouvoir dans *Leave the World Behind* de Rumaan Alam »

Leave the World Behind de Rumaan Alam, paru en 2020 aux Etats-Unis et tout récemment adapté en film par Sam Esmail pour Netflix, débute comme un simple récit de vacances : les new yorkais Clay et Amanda ont loué grâce à AirBnb une jolie villa dans les environs de Long

Island, dans un cadre idyllique ; toutes les conditions semblent réunies pour le succès de cette coupure tant attendue, coupure d'avec la frénésie citadine, le monde professionnel, et la rumeur constante des téléphones portables et des réseaux sociaux auxquels les deux enfants adolescents du couple semblent accro. Ce cadre paisible, bien que parcouru de tensions relationnelles diverses que l'auteur explorait déjà dans ses deux récits précédents, *Rich and Pretty* et *That Kind of Mother*, est cependant rapidement perturbé par l'irruption des propriétaires du lieu, qui viennent y chercher refuge après un *blackout* mystérieux survenu à New York.

Cette irruption, faisant entrer l'inquiétant dans l'idylle – cette menace de la fin du monde qui ne cessera de croître, en sourdine, dans l'ensemble du récit, faisant grimper d'autant la tension narrative –, pose une question d'emprise, dans le sens initial qui était le sien et que rappelle l'appel à communication : à qui appartient la riche demeure dans laquelle tous les protagonistes se retrouvent enfermés, dès lors qu'elle a été louée par des moyens légaux pendant un temps donné ? Le retour des propriétaires peut-il être compris comme une tentative d'extorsion vis-à-vis des locataires temporaires ? Ceux-ci, compte tenu de la situation, deviennent-ils des hôtes indésirables, tentant de s'approprier un bien qui n'est pas le leur ? Ce jeu d'emprise, qui noue et dénoue les relations tout au long du roman, peut s'interpréter à plusieurs niveaux, que cette communication explorera : un discours sur les luttes raciales ayant marqué le territoire américain, puisque les locataires sont une famille blanche de la petite bourgeoisie new yorkaise, tandis que les propriétaires sont un riche couple afro-américain – ce qui n'est pas sans réactiver un discours sur l'*empowerment* que le roman paraît traiter avec ironie ; mais aussi un discours sur notre rapport au monde, dans une perspective catastrophiste et apocalyptique, sur l'emprise que nous pensons exercer à son encontre, et qui pourrait n'être qu'une illusion.

Le roman se construit ainsi comme un huis clos sur fond de fin du monde, permettant d'interroger les rapports de pouvoir en confrontant chacun des personnages, depuis sa situation spécifique, à ses propres représentations et à son désir d'emprise. Au sein de ce jeu malsain s'intègre une autre voix, plus insituable : celle du narrateur, régulièrement ironique et paraissant avoir pour rôle de déconstruire les faux-semblants masquant les situations d'emprise et rejouant les stratégies d'empouvoirement. C'est bien, *in fine*, ce désir d'emprise que le récit vient mettre en échec par l'irruption du monde que les personnages auraient souhaité laisser derrière eux.

Karim Daanoune (Université Paul Valéry – Montpellier 3), “How does one draw rape?”: Countering Traumatic Influences of Men and War in Rabih Alameddine’s *I, The Divine*”

In Rabih Alameddine’s *I, The Divine. A Novel in First Chapters* (2001), 40 year-old Sarah Nour el-Din, a painter, endeavors to chronicle her life journey spanning Lebanon and the US, and traversing the intricacies of identity and belonging. However, her narrative unfolds in a fragmented manner, characterized by abrupt *starts and stops*, resulting in a proliferation of chapters, all destined to remain labelled as first chapters, culminating paradoxically with an introduction. At times categorized as a “memoir” or “a novel,” Sarah navigates between past memories and shifts narrative perspectives—alternating between first-person and third-person—to unravel the complexities of her life and discern what went “wrong.” Her narrative features a traumatic event that is told through numerous indirections before being revealed to the readers in a disturbing graphic scene: when Sarah was 16 in 1976, coinciding with Lebanon’s first year of the Civil War (1975-1990), she was abducted and gang-raped by armed men. She lost her virginity that day and got pregnant. With the assistance of a friend, she clandestinely underwent an abortion to spare her family from shame, particularly her father whom she blindly reveres.

I will consider in this discussion the ways in which the Civil War is conflated with male-perpetrated violence, both symbolically and in reality. Additionally, I will explore how this violence has affected Sarah, who has internalized the privileged position of boys and men in

Lebanese society and the family structure. I will also highlight how Sarah's trauma manifests itself obliquely in her life and most importantly in her art, whether it be painting and her fascination for Californian abstract painter John McLaughlin or writing and her experimentation with form, genre, and language. I will try to show how "Sarah's creative meanderings" (Hout, *Postwar Anglophone Lebanese Fiction* 77) provide a salutary way out of her stuttering narrative by granting her a critical distance to work through her trauma but also help her reconsider the suffering and the strength of the women who accompanied her throughout her life. Indeed, I contend that the egoistic power with which the "Divine" Sarah begins her narrative, derived paradoxically from the demeaning unconscious influences of men, gradually gives way to a humility born of recognition—an empowerment by the resilient female power within her and around her.

Atelier 20 - "Who's Got the Power?" (The Powerpuff Girls) - Luttes de pouvoir au sein des musiques populaires

vendredi 24 mai - 14h-16h - B004

Organisation : Paul-Thomas Cesari (Université Paul-Valéry Montpellier III), Simon Hierle (Université de Limoges) and Claude Chastagner (Université Paul-Valéry Montpellier III)

Sangheon Lee (Université Gustave Eiffel), "Black Flag, Minor Threat, and the Revival of Traditional Values in American Hardcore Punk"

In the aftermath of economic, political, and social turmoil of the 1960s and the early 1970s, as diagnosed by Christopher Lasch, the American society was dominated by disillusionment, fatigue, and anxiety that led to obsession with living for the present moment (Lasch 1979). People retreated into purely personal concerns, both physical and psychological, and lost the consciousness of historical continuity. Thus, the traditional Protestant and individualist virtues such as work ethic, sobriety, self-discipline, and deferral of gratification were replaced by the search for immediate satisfaction and pleasure that could be obtained "right now" in the consumer society—a new, "radical" individualism. Nowhere was this complacency more evident than in suburban middle-class residential areas. The emergence of American hardcore punk occurred as an act of rebellion in these areas. Young people created their original music, formed their own band, label or fanzine, recorded, manufactured, and promoted their music and other materials independently. In doing so, they gained the *power* to control their own products against the conventions and interventions of the mainstream music industry (Thompson 2004). Ironically, the D.I.Y. ethics as such was justified and stimulated by the very radical individualism, for this allowed them to withdraw from social or political issues, and concentrate on their daily activities on a personal level or among a limited number of participants without ambition to a larger collective dimension (MacLeod 2010). More interestingly, hardcore punk participants and *entrepreneurs* revived a significant part of the aforementioned old values of the American heritage—most of which the 60s counterculture had despised—in their attitude and praxis, empowering themselves and building resilience. We aim to explore this phenomenon by examining two seminal early American hardcore punk bands: Black Flag from Hermosa Beach, Southern California, and Minor Threat from Washington DC.

Rachel Fondville (Université Jean Moulin, Lyon 3), “Power Struggles in Popular Native American Music”

Today, Native American Music has three main axes of influence. First of all, it is a heritage of Native American culture. Music has always been a very important means of expressing customs and traditions. Rituals linked to the different stages of life are celebrated with music. The making of music instruments has also always been a big part of Native American culture throughout what is nowadays the United States of America. Most of the time, the music is spread within the tribes during ceremonies celebrating a step of life or a special moment in the year, or also during pow-wows opened to any public. It has evolved with different aspects and goals since maintaining the cultural heritage became an issue throughout the History of Native Americans. It became more political since it started to be used as a way of spreading their concerns, demands and protests on Native American issues. In the 1960s and 1970s, Native American music became a weapon of power tackling many topics such as social injustice, anti-war, the protection of the earth, the return of their land, the protection of their culture and also their spiritual beliefs. Native American musicians and/or singers use their own personal platform through Spotify, YouTube... Some also own their own labels. Also, both cultural and political aspects in the Native American music in the United States merge towards a third one, the Native American resilience in using music to be heard, to express themselves and most of all to remind that they still exist. It is a powerful tool, thanks to which their voice can be listened to and heard. In what way, popular Native American music acts on these aspects asserting their empowerment, maintaining the cultural heritage, exerting a political pressure and in doing so keeping in people's mind that they survive?

Malo de La Blanchardière (Université Paris-Saclay / Université de Genève), « We Are the World de USA for Africa : le pouvoir du star system au service de l'humanitaire ? »

En octobre 1984, un documentaire de la BBC sur la famine en Éthiopie choque profondément l'opinion publique occidentale et inaugure une couverture médiatique massive et inédite de cette crise humanitaire. Afin de récolter des fonds pour aider les ONG luttant contre la famine, des collectifs de vedettes de *pop music* se créent dans de nombreux pays, majoritairement occidentaux, enregistrant des chansons humanitaires à succès et organisant des concerts caritatifs. Les giga-concerts planétaires du Live Aid, le 13 juillet 1985, deviennent l'incarnation durable de la circulation transnationale de cette émotion collective et « We Are the World » de USA for Africa (huitième single le plus vendu de l'histoire) l'hymne médiatique de ce *charity rock* sur la scène globale. Le « fondement subversif et transgressif » du rock s'articule alors à une nouvelle philanthropie humanitaire des vedettes où il est moins question de politisation des artistes et du public que de collecte de fonds (*fundraising*) et de sensibilisation de l'opinion (*raising awareness*). « The client became the issue of hunger », comme le raconte Marty Rogol, directeur de USA for Africa de 1985 à 1988, et le pouvoir de la célébrité et de la publicité est mis, par la musique, au service de l'action humanitaire. « To demonstrate the power and importance of individual participation and collective action in solving the problems of our time », c'est ainsi qu'est définie l'ambitieuse mission de USA for Africa dans ses statuts associatifs fondateurs. Cette communication se propose dès lors d'interroger les questions de pouvoir, de célébrité et de philanthropie au sein des musiques populaires à travers le cas de « We Are the World ». Pour ce faire, nous nous appuyons sur le dépouillement des archives de USA for Africa conservées à Los Angeles, sur plusieurs entretiens réalisés sur place et sur une historiographie en renouvellement.

Valérie Rauzier (chercheuse indépendante), “Diamanda Galás: Staging The Power of Anger”

Whether she stages the wrath of Medea, the suffering of the victims of war, genocide or domestic abuse, or she summons women to become “predators rather than prey,” the American avant-garde artist Diamanda Galás has always put power at the very center of her work. Her use of the voice as well as the performing body are unmatched: her music, as her performances, is characterized by a haunting intensity and depth that demands the audience’s full attention. Indeed, her voice becomes a visceral tool to express the pain of the disempowered body that one cannot turn a blind eye to. But Galás’s art also becomes a source of empowerment as she can embrace her own anger as a witness of abuse and she encourages spectators and victims alike to do the same. In other words, by giving a voice not only to the unspoken, but also by voicing the unspeakable, she allows the articulation of a liberating fury, a cathartic power. However, her radically unique approach, as the themes she deals with, are worlds apart from the entertainment promised by the pop industry she loathes. Galás has thus created the label *Intravenous Song Operations* in the late 1970 in order to remain in total control of her art from composition to distribution. Although her releases on Daniel Miller’s independent record label *Mute* allowed her to reach a broader (though a still “alternative”) audience in a pre-internet era, Galás has been able to make a living from her art in spite of censorship and limited distribution opportunities. Although Galás is fairly well-known in the goths, cold wave and industrial music circles as well as some extreme artists communities, one may wonder how she can reach a more resisting public.

Atelier 21 - Pouvoir et empouvoirement dans la musique et la danse étatsunien

session 1 : jeudi 23 mai - 9h-11h - salle B004
session 2 : jeudi 23 mai - 14h15-16h15 - salle B004

Organisation : Adeline Chevrier-Bosseau (Sorbonne Université) et Mathieu Duplay (Université Paris Cité)

Mathieu Duplay (Université Paris-Cité), « Les apories du pouvoir dans le théâtre de John Adams, de *Nixon in China* (1987) à *The Gospel According to the Other Mary* (2012) »

Les apories du pouvoir jouent un rôle central dans le théâtre de John Adams, et cela dès son premier opéra *Nixon in China* (1987), qui a pour sujet la visite historique du président américain à Pékin en février 1972. Le rituel de la rencontre au sommet entre chefs d’Etat a pour but, sur un mode d’emblée théâtral, de démontrer la légitimité (ou de contribuer à la légitimation) de gouvernants fragilisés par la situation internationale ou par des difficultés intérieures : l’initiative audacieuse de Nixon lui permet de reprendre la main en Asie orientale alors que le conflit vietnamien paraît sans issue, tandis que la reprise des échanges diplomatiques avec les Etats-Unis conforte Mao dans sa lutte contre l’adversaire soviétique et contre la Bande des Quatre menée par son épouse Chiang Ch’ing. L’œuvre d’Adams prend acte

de cette situation, mais pour opérer une série de déplacements ironiques qui mettent en avant l'incertitude de rapports de pouvoir particulièrement labiles que le cérémonial officiel s'évertue à dissimuler. Lors de la création en 1987, le spectateur ne pouvait ignorer que Nixon avait fini par être poussé à la démission en 1974 par le scandale du Watergate ni que le Mao de 1972 était proche de sa fin (il mourut en 1976). Dans sa version opératique, le théâtre du pouvoir est un théâtre d'ombres, la projection fantomatique de figures dont la véritable signification est mémorielle : la scène visualise non pas la présidence américaine, force géopolitique avec laquelle il faut compter, mais les souvenirs déjà fanés qu'un élu discrédité a laissés dans la conscience d'une époque qui n'est plus la sienne et qui, peu à peu, se détourne de lui (cet écart n'a fait que s'accentuer depuis 1987, comme en témoignait par exemple la production parisienne de 2023). Porté au pouvoir par la révolution de 1949, et resté aux commandes alors que la Révolution Culturelle (1966-1976) bouleversait toutes les hiérarchies au nom du prolétariat opprimé, Mao pourrait de prime abord incarner cette remise en cause radicale d'autorités politiques sans légitimité autre qu'imaginaire (au sens fort du terme, c'est-à-dire conférée par les images que saisit au vol la caméra de télévision ou que construit savamment la représentation théâtrale) ; mais ce serait compter sans la manière dont la partition d'Adams et le livret d'Alice Goodman interrogent le kitsch dans lequel se complait à son tour une dramaturgie révolutionnaire depuis longtemps confisquée au peuple qui lui sert d'alibi. Dans *Nixon in China*, la Révolution Culturelle, c'est avant tout la réécriture parodique du *Détachement féminin rouge*, vertigineux exemple de théâtre (dansé) dans le théâtre (chanté) au service d'une critique du coup de théâtre diplomatique dont Nixon et Mao escomptent un surcroît sans doute illusoire de légitimité politique. Le seul pouvoir qui vaille, en définitive, c'est celui de l'indétermination foncière d'un réel qui échappe aux images et qu'il est impossible d'instrumentaliser au service de l'ordre établi, quel qu'il soit.

Ainsi, le méta-théâtre adamsien s'avère inséparable d'une réflexion sur l'envers du théâtre – non pas seulement sur ce qui est montré ou donné à entendre, mais sur ce qui est renvoyé dans l'invisible et l'inaudible afin que quelque chose puisse être vu et entendu, et qui finalement se trouve être la pierre de touche de tout le dispositif. Dans le texte écrit par Alice Goodman pour *Nixon in China*, cette réflexion sur le pouvoir de l'imperceptible revêt une dimension théologique autant que politique, dans le droit fil du travail de Walter Benjamin : une force mystérieuse est à l'œuvre parmi les décombres de l'histoire, ce dont les vainqueurs du jour sont les derniers à s'apercevoir. La collaboration entre Adams et Goodman a malheureusement pris fin après *The Death of Klinghoffer* (1991) et surtout après *Doctor Atomic* (2005), mais cette interrogation continue de résonner dans ses œuvres ultérieures, notamment dans son oratorio de Pâques *The Gospel According to the Other Mary* (2012) qui traite explicitement d'un sujet religieux mais pour renvoyer en sous-main à la même problématique d'essence théologico-politique. Agnostique, Adams ne cherche pas à illustrer un dogme, mais s'intéresse au pouvoir de déstabilisation et d'interpellation du numineux lorsqu'il fait irruption dans la trame d'un monde où il n'a pas sa place a priori. Le numineux, ce peut être ce sépulcre vide, cet inconnu que Marie de Magdala croise au cimetière le matin de Pâques et qui l'appelle par son nom ; ce sont les têtards qui, à l'approche du printemps, pullulent dans le lac voisin de sa maison et qui sont la figure irrépressible du presque-rien. Ce sont aussi les déshérité.e.s que défend la militante Dorothy Day (dont des textes sont cités) ou les travailleur.euses pauvres de l'agroalimentaire que défendait le syndicaliste californien Cesar Chávez, lui aussi évoqué dans

le livret. Autant dire que le numineux n'est pas identique au surnaturel, ni même au surhumain : au contraire, il est ce qui, de l'humain, résiste à l'invisibilisation et se maintient, indestructible, à la lisière de l'anéantissement. Son pouvoir, paradoxal, est de conduire à leur ruine toutes les figures du pouvoir ; et c'est à la constance avec laquelle il y renvoie que le théâtre de John Adams doit sa remarquable puissance critique.

Emily Holt (Aix-Marseille Université / Boston University), “Black Voices and Spanish Saints: Empowerment in Thomson and Stein’s *Four Saints in Three Acts*”

A (nonviolent) dissonance of race and class was rarely more loudly heard than at the 1934 premier of Virgil Thomson and Gertrude Stein’s opera, *Four Saints in Three Acts*. In the first modernist piece of music to win popular success in the United States, Thomson cast black singers as the saints and their singing and dancing entourage at the performance held at the Wadsworth Atheneum Museum of Art in Hartford, Connecticut. While this could have been controversial in Jim Crow-era United States, Thomson’s choice was seen as more of a curiosity in Connecticut. The composer had every honest intention behind his casting choice. He did not wish to present the black cast in a pejorative or shocking manner, rather, for how he perceived they would best represent Stein’s difficult libretto: “They alone possess the dignity and the poise, the lack of self-consciousness that proper interpretation of the opera demands. They have the rich, resonant voices essential to the singing of my music and the clear enunciation required to deliver Gertrude’s text” (Watson, 1998). Furthermore, his initial costuming idea that the black performers’ bodies be painted white was nixed as an objectifying distraction. He opted instead for the visual contrast of long, white, flowing dresses.

This paper will look at the intersection and opposition of race, high art, and class in American music, and particularly for how Virgil Thomson “used” his black cast. A study in diametric opposites, today, this work by two queer expatriate artists, would be hailed as a triumph of empowering diversity: the opera, which celebrated Spanish saints, black voices, and won commercial success on a Broadway tour, was premiered in front of a highbrow New England audience in an art museum to wild acclaim. This early 20th century validation for otherwise marginalized populations is the embodiment of an *American* art.

Florent Dubois (Université de Picardie Jules Verne), « Empouvoirement ou aliénation ? Les ambiguïtés d'un destin dans *Sister Carrie* de Theodore Dreiser »

À première vue, la trajectoire de Carrie Meeber est un bel exemple d’ascension sociale. Faisant ses débuts dans une pièce amateur, avant de rejoindre une troupe de *musical*, d’aborder de petits rôles, puis de devenir une vedette, elle gravit tous les échelons de la hiérarchie du monde du spectacle. Néanmoins, le récit se conclut sur l’insatisfaction de l’héroïne, persuadée de n’avoir pas encore atteint l’idéal qu’elle poursuit depuis le début du roman. Cette insatisfaction semble trouver sa source à la fois dans la psychologie de l’héroïne et dans une conception somme toute assez romantique de l’art, professée par le jeune intellectuel Ames mais aussi, semble-t-il parfois, par la voix narrative elle-même. Vedette du théâtre populaire, Carrie rêve de rôles plus intellectuels. Faudrait-il ainsi comprendre que son succès dans des genres qui relèvent du divertissement ou du mélodrame servirait en fait un discours métapoétique contre le faux, contre

la sentimentalité battue en brèche par le naturalisme de la narration ? Pourtant, la voix narrative semble bien s'associer aux aspirations de Carrie, en particulier dans les dernières pages du roman, que certains lecteurs attachés au naturalisme sont allés jusqu'à récuser, affirmant que le roman aurait dû se terminer avec le suicide de Hurstwood. Et si, paradoxalement, ce roman naturaliste n'exprimait pas tout entier la résistance au réel ? le refus de ce réel qui à son tour résiste obstinément à l'utopie ? Là où l'iniquité de l'organisation sociale devrait appeler nécessairement à son renversement par la révolution, Dreiser nous donne à voir les déterminismes qui sculptent les destins individuels de personnages incapables d'avoir une pensée du système. Le seul moyen de rendre supportable le monde tel qu'il est pour celui ou celle qui n'a pas les moyens de le changer, c'est donc de s'abandonner aux fictions du rêve. C'est ce que fait Carrie à la fin du roman, en compagnie du lecteur qui a lu ses aventures. Le destin de Carrie et des personnages qui l'entourent semble ainsi mettre en doute le rôle émancipateur de la fiction et du théâtre, invitant le lecteur à s'interroger sur les conditions de possibilité d'un engagement véritablement efficace.

Sofia Caballero (University of Alcalá), “The Dance Studio: Empowering the Process vs. the Result”

In the late 1960s, a transformative evaluation of the traditional studio unfolded within the arts. Artists themselves rejected the studio's conventional, result-driven production models, leading to its decline from what before was considered as a romanticized and isolated chamber of creativity (Davidts & Paice, 2009). Improvisation emerged as a cornerstone technique, giving birth to contemporary dance by challenging established norms, movements, techniques, and hierarchies. Dance artists embraced spontaneity, emphasizing connections between body, emotion, and environment (Giménez, 2016). Regarding the power relations among the group, they sought horizontality, valuing community over individual acclaim.

The emergence of *collectives*, such as Judson Dance Theater in 1960s New York, exemplified this departure from established norms. This group of dance and transdisciplinary artists sought to challenge conventions. Beside developing new techniques or looking for new ways of relating between the members of a human group, this presentation will try to explain the new spatial uses (Lefebvre, 1974) of the studio, until then conceived as a place of rehearsal, of *mistake-making*, of learning, to now turn all of that into a performative place, empowering *the process* versus the *result*. Therefore, it will be intended to reveal the rehearsal space as a space of its own value, not merely a prelude to the performance space.

Lolita Perazio (ENS / Sorbonne Université), « ‘The Dancer’ de H.D. : l’empowerment d’une poétesse par la danse. »

Ma communication étudiera le poème « The Dancer » de H.D. pour explorer la manière dont il propose un usage de la danse dans un contexte extra-chorégraphique afin de déployer une stratégie d'affirmation, de conquête et de questionnement du pouvoir. En 1935, après une période d'incapacité à écrire, ce poème représente pour H.D. une étape cruciale d'empowerment car elle y redéfinit sa poétique ainsi que son identité de femme créatrice.

L'hypothèse que développera ma communication est que ce gain de pouvoir est directement lié à la présence de la danse dans le poème. En effet, lorsque H.D. convoque le couple poésie/danse, elle déconstruit depuis son point de vue féminin toute une tradition poétique masculine (allant de Mallarmé à ses contemporains modernistes) qui a entretenu un rapport de domination du poète sur la danseuse. J'aimerais explorer la manière dont composer avec le couple poésie/danse aide H.D. à déconstruire une multitude de rapports de pouvoir (notamment ceux liés au genre) pour mieux se réapproprier son medium. Pour approfondir mon propos, j'adopterai une perspective de dialogue entre les arts et je lirai « The Dancer » à l'aune de théories propres au champ chorégraphique. Non seulement je me demanderai en quoi les théories des pionnières de la Modern Dance (notamment Isadora Duncan) aident H.D. à repenser une création au féminin et depuis un corps féminin puissant ; mais surtout je développerai l'hypothèse selon laquelle la danse offre au poème des procédés de composition et de signification inédits qui renouvellent la poétique de H.D. et renforcent sa maîtrise de l'écriture poétique, pour cela je m'appuierai sur les travaux de Susanne Langer et de Laurence Louppé.

Table ronde - « Savoirs, pouvoirs, université, universalité? Table ronde sur les questions de domination dans le milieu universitaire »

jeudi 23 mai - 16h30-18h30 - salle B004

Organisation à l'initiative du comité d'éthique de l'AFEA

Participant·es : Yannick Blec (Université Paris 8), Anne Crémieux (Université Paul-Valéry Montpellier 3), Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Cité), Mathieu Duplay (Université Paris Cité), Jean-Paul Rocchi (Université Gustave Eiffel), Françoise Sammarcelli (Sorbonne Université)

La thématique proposée cette année pour le congrès de l'AFEA invite tout particulièrement à envisager les questions de rapports de pouvoir dans notre institution et dans nos formations, dans une communauté dont la fonction est d'œuvrer à l'épanouissement de la pensée et de l'esprit critique et à la construction des savoirs. Poser que le « savoir est la précondition du pouvoir » (Franco Ferratorri, entretien avec Christine Delory-Momberger, "Partager les savoirs, socialiser les pouvoirs", *Le sujet dans la cité* 2013/2 (N°4)), c'est aussi s'interroger sur les modalités d'accès et de partage des savoirs, dans un cadre de construction des savoirs qui peut aussi être un cadre de domination. L'université est un tel cadre : c'est un lieu où est pensé et structuré l'accès aux savoirs, autant qu'un lieu où on réfléchit la question des savoirs, des pouvoirs, des dominations. C'est un lieu où sont structurés et légitimés les savoirs, où ils sont périmétrés ; c'est un lieu aussi dont l'accès est canalisé selon des modalités plus ou moins contrôlées, dessinant les profils de celles et ceux qui y trouvent, ou n'y ont trouvant pas, leur place, celles et ceux qui construiront à leur tour ces structures et ces savoirs.

L'objet de la table ronde sera de réfléchir à ces questions qui nous occupent, parfois dans nos recherches, mais aussi dans nos pratiques pédagogiques, dans nos fonctions d'administration ou de représentation, dans notre participation à la vie institutionnelle et à la construction de la recherche et de celles et ceux qui entendent y contribuer. Elle se veut un moment de réflexion sur l'université comme lieu à interroger dans nos pratiques et à réfléchir

dans nos expériences, dans une conscience des enjeux de pouvoirs, d'empouvoirement ou de résistance, qui s'y jouent nécessairement.

Table ronde – « Disempowering Higher Education in the United States and France / Le démantèlement de l'Université : regards croisés Etats-Unis/France »

vendredi 24 mai - 16h15-17h45 - Amphi Guyon

Organisation à l'initiative du comité scientifique

Participant·es : Anaïs Le Fèvre-Berthelot (Université Rennes 2), Monica Michlin (Université Paul Valéry Montpellier3), Valerie Stoker (Wright State University), Karim Tiro (Xavier University)